FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

CONCOURS

POUR

la Chaire de Pathologie et de Thérapeutique générales,

Vacante par la mort du Professeur RISUEÑO D'AMADOR.



DE L'INFLUENCE

DES

PRINCIPALES DOCTRINES MÉDICALES MODERNES,

sur la Pathologie et la Thérapeutique générales.

THÈSE

qui sera soutenue publiquement le 16 *avril* 1850;

PAR

G. DUPRÉ,

PROFESSEUR-AGRÉGÉ, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER,

MÉDECIN AUX EAUX MINÉRALES DE CAUTERETS.

MONTPELLIER,

IMPRIMERIE L. CRISTIN ET Ce, RUE DU PALAIS, 36.

1850.

Juges du Concours.

MM. LORDAT, Président.
DUPORTAL.
CAIZERGUES.
RECH.
FUSTER.
ESTOR.
BOUISSON.
DUNAL.
BENOIT.
COMBAL.

Compétiteurs.

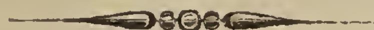
MM. ANGLADA.
CHRESTIEN.
DUPRÉ.
JAUMES.
LASSALVY.
QUISSAC.

DE L'INFLUENCE

DES

PRINCIPALES DOCTRINES MÉDICALES MODERNES,

SUR LA PATHOLOGIE ET LA THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES.



CHAPITRE Ier.

Des Doctrines et des Systèmes en général.

La médecine est une science : comme telle, elle repose sur des principes, et ces principes doivent être aussi immuables que les lois naturelles dont ils sont la formule.

La médecine est une science d'application : comme telle, elle doit présenter un rapport nécessaire, une

concordance parfaite entre les dogmes qui la constituent, et la pratique dont ils sont l'origine.

La science n'est, en effet, ou ne doit être que la représentation de la nature elle-même; mais la représentation fidèle, complète, sans fard, sans augmentation, sans diminution.

La science médicale ne peut être que la représentation de la nature de l'homme; et ce portrait, pour être exact, doit la reproduire telle que Dieu l'a faite et telle qu'il la soumet à la faiblesse de notre intelligence.

L'Esprit humain dans son immense infirmité peut aisément altérer cette reproduction, alors surtout que dans sa présomption plus immense encore, et malheureusement trop habituelle, il s'imagine que les faits doivent recevoir leur raison d'être de la pensée humaine et que la science découle nécessairement de l'application des lois de notre esprit à la nature des choses.

Les Principes auxquels on est conduit par ces derniers procédés, demeurent entachés d'un vice originel qui les rend impuissants; ils donnent pour résultat une science fractionnaire, sans unité, sans sûreté, et par conséquent d'une application dangereuse. Ils représentent un assemblage de propositions vraies ou fausses, plus ou moins ingénieusement associées et classées, desquelles on a tiré des conséquences plus ou moins naturelles, plus ou

moins légitimes, mais qui ne peuvent jamais se fondre dans une vaste unité, et qui par conséquent ne peuvent donner au plus que des vérités parcellaires.

Ce sont là les systèmes : leur nombre et leur variété sont bien propres à justifier le scepticisme que la médecine a souvent inspiré aux esprits légers, à la foule incapable de voir au-delà de la superficie des choses, et de discerner les faits et leurs déductions légitimes d'avec les propositions hypothétiques, les formules obscures au milieu desquelles l'ignorance, la vanité ou le charlatanisme les ont si souvent enveloppés.

Les conceptions de cette nature qui ont successivement régné dans le courant des siècles, ont souvent usurpé le nom de *Doctrine*. Elles mériteraient ce titre, s'il était vrai que ce mot ne présente d'autre idée que celle, vulgairement reçue, d'une réunion arbitraire d'opinions et de maximes constituant un enseignement. Mais il n'est point permis de restreindre de la sorte et de tronquer violemment la signification de cette expression.

Une Doctrine médicale n'est digne de son nom et de sa haute destinée, qu'autant qu'elle peut représenter la science de l'homme tout entière. Déduction rigoureuse de tous les faits connus et examinés sous toutes leurs faces, elle doit porter dans ses entrailles le résumé fidèle du passé, aussi bien que le germe

fécond de l'avenir. Résultat complexe de l'observation des phénomènes, de leur analyse, de la comparaison et de la classification des lois qui les gouvernent, et de leur théorie ou de la raison de leur existence, la Doctrine doit présenter une notion générale et abstraite qui domine tous les détails et les éclaire ; et l'on peut dire qu'ainsi constitués, elle est la science elle-même dans son vaste ensemble et dans son Génie. Les opinions philosophiques peuvent se succéder, Aristote peut remplacer Platon, la scolastique du moyen-âge prendre la place du péripatétisme d'Aristote; les dogmes de Descartes, de Bâcon, de Locke, de Condillac peuvent se détruire les uns les autres; elle demeure inébranlable au milieu de ces influences diverses et de ces débris épars, parce qu'elle ne demande à la philosophie qu'une méthode pour observer, analyser, classer et réduire les phénomènes, « qu'un moyen de vérification d'un principe ou d'un fait général, qui résume un certain ordre de faits auxquels se rattachent tous les faits particuliers (1). »

Galien et les Péripatéticiens qui ont suivi ses traces, ont fort mal interprété le précepte d'Hippo-

---

(1) Golfin, *Essai sur la méthode de vérification scientifique*, pag. 25.

crate : *Oportet Philosophiam in medicinam transferre*, quand ils ont pensé, les uns, que le Père de la médecine voulait dire qu'il fallait transporter dans la science, l'art pointilleux du syllogisme, les autres qu'en médecine il fallait raisonner. Le premier de ces commentaires est une erreur, au moyen de laquelle on a voulu justifier l'abus qu'on a fait du syllogisme depuis Aristote; le second est une ineptie. Quelle science, plus que la médecine, a besoin de raisonnement! Par Philosophie, le Divin Vieillard entendait l'amour de la sagesse, de la vertu, de la morale; il voulait dire qu'un médecin doit être sage, honnête, vertueux. Il est impossible de comprendre autrement cette proposition, quand on a lu son court traité *De medico*. A la philosophie de son temps, Hippocrate ne demandait qu'une règle de conduite; il est impossible aujourd'hui de borner à cela les emprunts que la médecine lui fait.

Les rapports de la Philosophie avec les Systèmes sont bien différents. Les traités Hippocratiques, dont l'illégitimité est constatée, se ressentent tous des principes philosophiques de l'Epoque. Les auteurs de ces ouvrages qui portent le nom du grand maître, n'ont pas su comme lui se mettre à l'abri des influences ambiantes, et ils en ont laissé dans leurs écrits l'empreinte ineffaçable. Le système de Galien fut dominé par le Péripatétisme d'Aristote.

Pendant la longue nuit du moyen-âge, les subtilités théoriques et le verbiage inintelligible des philosophes pénétrèrent dans la Médecine qui, suivant l'impulsion reçue, fut Cabalistique avec Cardan, Alchimique avec Paracelse, Mystique avec Van Helmont. Au XVIIe siècle, et alors que les idées nouvelles de René Descartes agitaient l'Europe, les sciences mécaniques et mathématiques qui avaient reçu de cet homme illustre une impulsion puissante, continuée par Fermat, Pascal et Leibnitz, enfantèrent le système iatro-mécanique, qui vit le jour dans la célèbre académie *del cimiento* à Florence. Alfonse Borelli en fut le chef et Pitcairn le plus pur comme le plus hardi partisan. Le spiritualisme et le mécanisme, ces frères ennemis qui, sous les noms variés d'animisme et d'organicisme, se partagent encore la Médecine, peuvent être considérés comme les fils trop légitimes du Carthésianisme. Enfin, les systèmes anatomiques modernes sont la conséquence de la Doctrine philosophique sensualiste, qui consiste à dire que toutes nos connaissances dérivent de la sensation, et qu'il n'est pas de phénomène qui ne puisse lui être rattaché. Il est donc vrai que toutes les conceptions systématiques des différents âges ont subi ou accepté l'influence des principes philosophiques régnants, et qu'elles mêmes les ont communiquées à la Pathologie et à la Thérapeutique dont les oscillations ont été proportionnelles.

Que sont devenues aujourd'hui toutes ces théories diverses ? Le temps á dévoré même celles qui paraissaient le plus solidement établies. Quelle est la destinée de celles qui subsistent encore ? Résisteront-elles au pouvoir destructeur qui a absorbé leurs aînées ? Rien ne peut le faire espérer.

Mais dans la succession des siècles et dans les temps les plus obscurs, au milieu du sommeil le plus profond ou des plus ardentes agitations de la médecine et souvent au milieu des ruines amoncelées, on a vu briller de temps en temps, comme un divin flambeau, comme une éternelle lumière, les principes d'Hippocrate. La Doctrine de ce grand homme a été représentée à toutes les époques par quelques esprits d'élite que le torrent du siècle ne pouvait entraîner. Or, la vérité seule est durable, et la pérennité s'attache seulement à ce qui est nécessaire. Le temps emporte dans sa course rapide tout ce qui n'est pas fondamental, et la perpétuité des Dogmes Hippocratiques est la garantie la plus sûre de leur légitimité. C'est qu'ils sont établis sur des bases qui ne peuvent tromper, à savoir : l'observation, l'expérience, la culture des sens, l'art de raisonner et d'induire ; c'est qu'ils constituent une véritable Doctrine possédant les principales conditions de durée, à savoir : de contenir en puissance non seulement les faits passés, mais encore les faits avenir ; de pouvoir résister aux variations systématiques ; et à n'être

surpris par aucun des changements incessants dus aux rapports constamment nouveaux qui s'établissent entre l'Homme et le monde extérieur. Hippocrate avait pressenti cette durée, lorsqu'il proclamait la constitution définitive de sa médecine, en disant avec une conviction profonde : *Medicina mihi jàm tota inventa esse videtur..... constans et firma est Doctrina medica* (1). Ces mêmes paroles ont été redites naguère et placées par M. Lordat en tête d'un ouvrage remarquable, qui avait pour but de démontrer la perpétuité des Dogmes fondamentaux de la science médicale (2). La médecine antique était donc en possession d'un principe, et ce principe, c'était le VITALISME. Mais le vitalisme d'Hippocrate, n'était pas le vitalisme de Barthez et de l'Ecole de Montpellier. Le premier était une science d'Inspiration, tandis que le second est une science de Raisonnement. La médecine dans la constitution progressive ne fait pas exception à la règle commune ; la plupart des sciences ont suivi une route analogue. Entre l'Astronomie de Ptolémée, fondée sur l'étude des apparences célestes et les admirables découvertes de

---

(1) *De loci in homine*, pag. 82, édit. de Cornarius, in-12, 1555.

(2) Lordat, *De la Perpétuité de la médecine ou de l'identité des principes fondamentaux de cette science, depuis son établissement jusqu'à présent*, in-8°, Montp., 1847.

Newton, qui a donné la raison de ces apparences et constitué ainsi la science astronomique, bien des siècles se sont écoulés et le progrès a été marqué par le système de Copernic, qui, en analysant ces apparences, a trouvé les mouvements réels des astres, et par la découverte des lois Géométriques de ces mouvements qui ont été formulés par Képler. Cela prouve que les sciences ne sortent pas complètes comme Minerve, de la tête d'un seul homme, qu'elles ne naissent, ne grandissent et ne se développent pas en un jour, mais qu'elles croissent progressivement dans la succession des siècles, et par les efforts successifs des hommes qui s'en occupent. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en comparant les progrès de la médecine avec ceux de l'astronomie, je n'ai voulu signaler que les rapports extérieurs qui les rapprochent, et que je n'ai entendu établir aucune analogie entre les procédés et le génie de ces deux sciences essentiellement différentes. Je puis donc dire que l'instinct a proclamé le Dogme Hippocratique, tandis que le Vitalisme de nos jours est la conséquence légitime et forcée des faits. Il repose sur la connaissance de plus en plus approfondie de la constitution de l'Homme, sur les rapports réciproques des Eléments qui la composent, ainsi que sur la connaissance des Lois qui unissent l'homme avec le monde extérieur. Il est établi aujourd'hui sur des bases que je crois inattaquables.

Avant d'arriver à ce degré de perfection, le Vitalisme d'Hippocrate a traversé vingt-trois siècles, pendant lesquels il a été tantôt obscurci, tantôt oublié, jamais anéanti, quelquefois, au contraire, fortifié et agrandi. Il importe de déterminer avec précision les circonstances qui, dans ces temps modernes, ont amené ces résultats divers, et pour cela je dois passer en revue les principaux systèmes qui ont régné pendant cette longue période qui sépare la prise de Constantinople, en 1453, de l'époque actuelle, et apprécier exactement le degré d'influence qu'ils ont exercé sur la science de l'homme malade et sur le traitement de ses infirmités (1).

---

(1) Je n'entrerai pas le premier dans la voie que je viens d'indiquer : le travail qu'on me demande a été accompli par un des plus éminents professeurs dont s'honore la Faculté. En jetant les yeux sur le travail si fortement pensé et si directement pratique du professeur Caizergues, intitulé : *Des systèmes en Médecine*, on sera convaincu que c'est là un modèle que je dois avoir constamment sous les yeux, non pas pour qu'il me suggère l'intention présomptueuse de l'égaler, mais pour le suivre modestement et à la distance qui sépare le maître d'avec le disciple.

CHAPITRE II.

Coup-d'œil sur l'État de la Médecine dans les temps modernes.

Pendant la longue nuit du moyen-âge, les arts, les sciences et les lettres avaient abandonné la vieille Europe désolée pour se réfugier entre les mains des Arabes. La médecine et la philosophie furent les sciences qu'on cultiva le plus dans cet exil. Ces hommes, jadis si fameux et qui ont été tant décriés, ne se contentèrent pas de conserver et de propager en compilateurs, comme on l'a dit si souvent, les œuvres de Galien. Cette accusation est aujourd'hui reconnue exagérée et injuste. Pour avoir une juste idée de la valeur de ces médecins philosophes, il faut étudier la belle notice du savant qui a fait le catalogue raisonné des manuscrits arabes de l'Escurial. Loin de copier servilement Galien, comme on l'a tant et si injustement répété, Avicenne a souvent rectifié le médecin de Pergame par l'interprétation d'Hippocrate; il a présenté plusieurs divisions nouvelles de la science, et toutes sont remarquables par leur exactitude et par l'esprit d'observation qu'elles révèlent. Les méthodes curatives de ce grand homme

se distinguent par la justesse des indications fondées sur les causes, et par la richesse des moyens propres à les remplir. Tout le monde connaît leur supériorité sous ce dernier rapport. C'est à eux que l'on doit les eaux distillées, l'usage des minoratifs, la connaissance des sels, des eaux thermales, des cordiaux aromatiques et gradués, etc., etc. Ils ont décrit plusieurs maladies nouvelles inconnues aux Grecs. Quel est le médecin moderne pour lequel la description de la petite-vérole faite par Rhasès ne serait pas un titre de gloire! C'est prouver qu'on n'a jamais ouvert un des livres de ces illustres docteurs, que de les qualifier tous indistinctement de compilateurs et de dire qu'ils n'ont ajouté que des rêveries à la Doctrine humorale de Galien. Averrhoës était loin d'être un copiste! Les Mahométants le regardaient comme un philosophe plein de profondeur et de hardiesse. Il avait attaqué avec tant de force les bases de toutes les religions, que plusieurs conciles en ont défendu la lecture aux chrétiens, et s'il eût été un homme ordinaire, Raphaël ne l'aurait pas cru digne de figurer dans son magnifique tableau de l'École d'Athènes. Il me serait possible de démontrer jusqu'à l'évidence combien est injuste la réprobation scientifique qui pèse sur les Arabes et combien on pourrait puiser dans leurs écrits d'utiles enseignements, si cette tâche ne s'éloignait aujourd'hui du plan de mon travail.

Après la prise de Constantinople et vers la fin du xve siècle, au moment où une vie nouvelle pénétrait dans la vieille Europe, la médecine présenta les premiers symptômes d'une restauration manifeste. Le joug accablant de Galien, renforcé de toute la scolastique pointilleuse de cette époque, fut peu à peu secoué, et, pour la première fois, en Italie, cette terre d'où partit le mouvement qui devait réveiller l'Europe entière, Alexandre Bénédictus, de Padoue, et le vieux Nicolas Leonicenus, de Ferrare, profitant de quelques exemplaires d'Hippocrate et de Platon, apportés par les savants qui avaient fui la Grèce et s'étaient réfugiés auprès des Médicis, expliquaient, enseignaient et interprétaient la Doctrine Hippocratique. Ils attaquèrent avec une violence extrême les Arabes ou plutôt Galien par leur intermédiaire et ils obtinrent des succès prodigieux, malgré les déclamations dont ils furent l'objet. Ils possédaient le respect et la confiance des populations, lorsque l'invasion subite d'une maladie nouvelle, inconnue, terrible, le mal Vénérien, en jetant la consternation dans les esprits, rendit plus nécessaires les secours de la médecine, et fit plus honorer ses ministres. La France ne demeura pas en arrière dans ce mouvement de rénovation de l'art de guérir, et l'Ecole de Paris se distingua surtout par le plus complet retour aux dogmes d'Hippocrate. Fernel et son collègue Houllier, ainsi que les disciples de ce dernier,

Duret et Baillou, étudièrent les œuvres du divin vieillard au point de vue philologique et scientifique. C'est là qu'ils apprirent à mieux observer les maladies et leurs divers mouvements de progrès et de terminaison, à mieux comprendre la signification des symptômes qu'elles présentent et à établir le Pronostic avec plus de justesse. C'est enfin dans les ouvrages de l'Ecole de Cos, que Baillou surtout puisa le goût de l'étude des épidémies. La description qu'il a donnée de celles qu'il observa depuis 1570 jusqu'en 1579, ne le cèdent en rien même à celle d'Hippocrate. Les livres de cette époque et surtout ceux de ces hommes éminents sont une mine inépuisable où la pratique et la science vont toujours puiser avec profit. Ces quatre grands médecins que l'Ecole parisienne peut présenter comme ses plus réelles illustrations, se distinguaient par des qualités individuelles qui ne permettent pas de confondre leurs éminentes personnalités. Il n'entre pas dans mon plan de signaler leurs qualités respectives, et de déterminer l'influence précise que chacun d'eux a exercée sur l'art de guérir; mais je puis dire en passant, qu'ils ne l'ont pas tous servi de la même manière. Ainsi, Fernel a mérité le titre de restaurateur de la Médecine, par sa Pathologie et surtout par sa Séméiotique, et non pas par sa Physiologie embarrassée de toutes les subtilités de Galien et des

Arabes (1). Baillou, sans se montrer servile imitateur d'Hippocrate, combat Galien avec énergie en plusieurs points, révèle à chaque instant sa spontanéité, tout en demeurant fidèle à la Doctrine de l'Ecole de Cos. Si dans sa pratique quelques exagérations humorales se produisent encore, elles sont noyées au milieu des grands et utiles préceptes dont elle est pleine et qui lui donnent une valeur considérable. Quant à Houllier et à Duret, ils ont à peu près borné leur ambition à reproduire avec exactitude et à commenter savamment le texte hippocratique.

Pendant ce temps, la médecine n'était pas immobile à Montpellier. Le mouvement scientifique préparé par Rondelet, praticien et anatomiste habile, autant que savant naturaliste, par son élève et son ami, par celui qui soigna sa vieillesse et dont la filiale sollicitude adoucit l'amertume de la cruelle maladie hémorroïdale qui l'emporta, par Laurent Joubert, y fut continué surtout par Lazare Rivière, qui lui donna une impulsion prodigieuse.

Les médecins de Montpellier de cette époque se distinguent surtout par la direction pratique qu'ils imprimèrent à la science. Érudits autant que d'au-

---

(1) Cependant Fernel apprécie avec exactitude, quoiqu'avec rigueur l'utilité de l'Anatomie pour la physiologie, et après avoir signalé les avantages qu'elle présente, il la proclame insuffisante, il dit qu'il faut aller plus loin, et il s'écrie : *Altiùs investigandum.*

tres, ils savaient pourtant oublier Hippocrate et Galien, pour ne voir que la nature et l'observer directement. Rivière se livra à la pratique avec un amour qu'il ne dissimulait pas, et il y réussit si bien, son temps était à tel point absorbé par elle, que Thomas Bartholin, en passant à Montpellier, ne put le rencontrer chez lui, ce dont il se plaint avec aigreur dans une de ses lettres (1).

En Hollande, la restauration médicale Hippocratique eut pour principal auteur Pierre Van Forestus, qui mérite d'être placé au premier rang parmi les médecins de cette époque. Boerhaave, au récit de Haller (2), n'ajoutait pas une grande confiance aux guérisons merveilleuses qu'il rapporte, pas plus qu'à la sûreté de son Pronostic, qu'il dit n'avoir été fait qu'après coup. Mais ce jugement paraît injuste, alors qu'on sait que cet illustre praticien avait le soin de citer le nom des malades dont il rapporte l'histoire, ainsi que celui des médecins qui les avaient soignés avec lui. Quoiqu'il en soit, de cette accusation, au moins hasardée du savant Boerhaave, il n'en est pas moins certain que Forestus peut être considéré comme un de ceux qui contribuèrent le plus au mouvement de rénovation

---

(1) *Epistolarum medicinalium centuria* I *et* II, *Hafn.* 1663. *Epit.* 9 *de Riverii summa fama Florentis. Epit.* 10 *de Academia Monspessulana.*

(2) *Bibliotheca medicinæ praticæ*, t. II, pag. 239.

médicale qui s'accomplit en Europe au XVIe siècle. Il a puisé dans les anciens auteurs et dans les leçons de l'Ecole, toutes les connaissances théoriques que l'on pouvait acquérir de son temps, et il possède en outre une habileté pratique poussée au plus haut degré, un jugement droit et le goût des observations particulières qu'il contribua beaucoup à répandre. Pour ces motifs, les ouvrages de ce grand médecin sont des plus intéressants qu'on puisse consulter. Ils renferment une mine inépuisable de faits pratiques, les seuls que nous devions recueillir, comparer et ordonner pour constituer des principes qui puissent nous diriger sûrement.

A côté des progrès médicaux incontestables que je viens de signaler, l'anatomie était étudiée aussi avec une prodigieuse activité, malgré les entraves que les habitudes ou les lois de cette époque apportaient au développement de cette science. C'est un spectacle profondément attristant que celui de toutes les tracasseries et même de tous les dangers qui attendaient les anatomistes de ce temps, et l'on est pénétré d'admiration pour des hommes auxquels l'amour de la science a donné le pouvoir de braver tant de dégoûts et de surmonter autant d'obstacles. Jacob Béranger de Carpi, disséqua plus de cent cadavres humains au commencement du XVIe siècle. Il fut suivi de près par Jacob Sylvius, l'admirateur des Grecs et surtout de Galien, l'implacable ennemi

d'André Vésale, qui porta l'art anatomique presque jusqu'à la perfection. Juste au milieu du même siècle, on voit apparaître Realdo Columbus, qui disséqua le cadavre de saint Ignace de Loyola, à Rome, et qui répandit tant de lumières sur l'anatomie comparée et l'anatomie pathologique; Gabriel Fallope et Bartholomé Eustachi, auxquels la science anatomique est si redevable. Et qu'on n'imagine pas que ces docteurs fussent des anatomistes purs: à part Fallope, emporté, jeune encore, par une pleurésie, et qui pour ce motif ne tint pas ce qu'il promettait, les autres étaient des médecins dans toute la valeur du mot. Le premier de tous, Béranger de Carpi, a laissé des travaux considérables sur la peste et sur la maladie vénérienne qu'il décrivit en maître; et ce n'est pas sans émotion que l'on entend Bartholomé Eustachi, exprimer dans les dernières années de sa vie, la douleur qu'il éprouvait d'avoir consacré trop de temps à la dissection des cadavres, et négligé forcément l'étude directe des maladies que les travaux anatomiques éclairent peu (1).

Tel est le résumé succinct des grands travaux pratiques et anatomiques qui s'accomplirent au XVIe siècle. Avant cette époque, la médecine ne se souvenait plus des Doctrines d'Hippocrate, elle n'était pour ainsi dire pas une science. Les anciennes

(1) Haller, *Bibliotheca medicinæ praticæ*, t. II, pag. 160.

théories humorales de Galien, amalgamées à toutes les rêveries des Arabes, infestées d'une thaumaturgie, fille de l'ignorance, ne servaient qu'à dégrader l'art de guérir. L'exhumation de la Doctrine d'Hippocrate, l'affermissement des dogmes fondamentaux qui la constituent, préparèrent toutes les merveilles qui signalèrent cette époque, soit en Anatomie pratique, soit en Pathologie et en Thérapeutique. On ne conçoit pas comment, en présence de tous les résultats incontestables de cet âge, et des progrès évidents de l'art de guérir, Haller a pu dire que la médecine clinique et la pratique médicale, ne furent pas assez en honneur au XVIe siècle, et ne reçurent pas une impulsion proportionnée à celle des autres parties de la science (1). Les ouvrages de Fernel et de Baillou, de Laurent Joubert et de Rivière, de Forestus et de Zwinger, etc., etc., ainsi que ceux des anatomistes que j'ai cités, sont là pour le contredire.

Pendant que s'accomplissait dans l'Europe méridionale et en Hollande le mouvement de rénovation dont je viens de présenter le tableau, un homme audacieux jusqu'à l'impudence, modèle d'orgueil et de démence, sans génie peut-être, mais doué au moins de cette sagacité qui le remplace quelquefois, Paracelse posait dans un coin de la Suisse les fonde-

---

(1) *Bibliotheca medicinæ praticæ*, t. I, pag. 487.

ments du système chimique, qui devait avoir un grand nombre de partisans. Très versé dans la préparation des remèdes et les recherches de l'alchimie, il s'empara d'abord de la multitude, par quelques guérisons extraordinaires qu'il obtint au moyen du mercure dissous dans les acides, de l'antimoine, peu connu en Allemagne et jusque-là sans usage en médecine, de l'ellébore, qui passait pour un poison et de l'opium qu'il désignait sous le nom de *Laudanum* (1). La Pathologie de cet étrange personnage ne tenait aucun compte des enseignements antérieurs de la science. Elle confondait, dans une même réprobation, la Doctrine d'Hippocrate, les Dogmes de Galien et des Arabes; et son auteur poussait la folie jusqu'à jeter au feu, publiquement, les livres dont il voulait, disait-il, non seulement anéantir la gloire, mais détruire le souvenir. Ignorant les plus grossiers détails de l'anatomie, il invoquait sans cesse les esprits et soumettait les mouvements du corps malade à l'influence des astres. Livrée au plus aveugle empirisme, sa thérapeutique avait pour principe d'arrêter tout-à-coup les maladies par des remèdes chimiques de la plus grande énergie. Son succès en Allemagne fut immense : l'on ne s'étonne pas que la foule ignorante se soit laissé séduire, alors qu'il promettait follement de guérir toutes les maladies

---

(1) *Medicamentum laude dignum aut laudabile Lexicon Castelli.*

par un seul remède, de rendre l'homme immortel et de faire de l'or : mais l'on comprendrait plus difficilement que les princes et les prêtres lui aient demandé des conseils, que le docte et prudent Erasme ait été un de ses plus zélés clients (1), si l'on ne songeait qu'au milieu des prétentions extravagantes dont il était infatué, se trouvaient quelques idées médicales saines et quelques vues heureuses. L'on sera convaincu de cette vérité si, au lieu de le décrier, en se conformant à un usage routinier, on prend la peine de parcourir certains de ses traités et surtout ceux intitulés : *De fontibus Artis medicæ*, et *Labyrinthus medicorum errantium*. Si on laisse de côté les louanges qu'il donne à l'alchimie et à la magie, l'on verra qu'il pressentait les véritables principes de l'économie vivante, et l'on aura peut-être la pensée qu'il ne condamnait publiquement les ouvrages des anciens que pour profiter tacitement plus à l'aise de leurs principes. Sims a dit que si l'on étudiait avec soin les œuvres de Paracelse, on y trouverait des remèdes de la plus grande utilité et des dogmes de la plus haute importance. Il pense que les charlatans y ont puisé des recettes qui souvent ont suffi pour assurer leur réputation (2).

---

(1) *Epistola ad Erasmum calculosum, in Paracelsi opera omnia.*

(2) Sims, *De la Méthode de poursuivre les recherches en Médecine*, pag. 15.

Les idées chimiques de Paracelse ne furent réellement constituées et ne formèrent un véritable système médical que vers le commencement du XVIIe siècle. C'est alors que François Sylvius de Le Boë, savant professeur de Leyde, fondateur de la Clinique médicale, et qui transmit à Boerhaave la chaire dans laquelle celui-ci devait parler à l'Univers, les réunit, les groupa et les développa. Versé dans l'anatomie normale et l'anatomie pathologique, aussi bien que dans la chimie pharmaceutique, Sylvius créa, au moyen de quelques données fournies par Paracelse, un système qui dut beaucoup plus à l'éloquence de son auteur, qu'à son véritable mérite, la renommée qu'il a obtenu. L'on considère généralement la doctrine de Sylvius comme découlant en partie des idées de Paracelse, dont il suivit les errements chimiques, et en partie de celle de Van Helmont, auquel il emprunta, dit-on, la théorie des ferments et celle de la fermentation. Mais on se trompe gravement, en rapprochant de Van Helmont le professeur de Leyde. L'un et l'autre, il est vrai, ont beaucoup parlé de ferments et de fermentation ; mais ils ont donné à ces mots un sens si différent, que les esprits qui se sont contentés de l'étiquette ont seuls pu confondre ces deux significations. Pour Sylvius, le ferment était le ferment chimique, c'est-à-dire une matière capable de bouleverser la constitution d'un corps auquel

on l'associe ; le ferment, pour Van Helmont, était une force, comme j'aurai occasion de le démontrer plus tard. Sylvius était purement et simplement chimiste ; il attribuait les causes des maladies à la fermentation des humeurs, surtout à celle du suc pancréatique et de la bile ; il rattachait toutes les maladies aiguës à la présence d'un hétérogène âcre, et il croyait nécessaire de les combattre toutes, soit par des substances directement contraires, soit par l'usage de celles qui, activant énergiquement la transpiration, peuvent l'expulser.

Je ne m'occuperai pas davantage de cette théorie, qui, ne remontant pas à la cause productrice des phénomènes, n'enfanta qu'une pathologie vicieuse et une thérapeutique impuissante. J'ai pourtant tenu à signaler la différence qui se trouve entre cette doctrine et celle de Van Helmont, avec laquelle on la confond trop souvent et dont on la fait injustement dériver. Le système chimique, qui négligeait la véritable histoire de la maladie, ses causes, ses signes, son pronostic et la diète qui lui convient; qui, en thérapeutique, ne voyait que des indications empiriques et plaçait toute confiance dans les remèdes chimiquement opposés aux altérations humorales supposées, le système chimique, dis-je, a pu améliorer les armes de la thérapeutique, mais il a été sans action utile sur la science elle-même.

Le commencement et la fin du XVIIe siècle, si féconds en calamités, virent paraître deux hommes extraordinaires par l'étendue de leurs connaissances, par la profondeur de leur savoir et par la vigueur de leur intelligence; je veux parler de Jean-Baptiste Van Helmont et de Georges-Ernest Stahl. Chimistes tous les deux, et tous les deux philosophes, ils donnèrent à la médecine languissante une impulsion identique. L'un et l'autre, ils raffermirent la science, alors qu'Hippocrate était presque de nouveau oublié ; le premier, en modifiant profondément les idées chimiques de Paracelse et en les associant à des idées d'un autre ordre; le second, en combattant avec une énergie, dont on ne saurait donner une idée juste, la Doctrine philosophique de Descartes, alors souveraine, et en plaçant, contrairement aux principes de ce philosophe, la médecine parmi les sciences métaphysiques. Tous les deux ont eu des admirateurs passionnés et des détracteurs injustes. J'examinerai ce qu'il y a de vrai dans les exagérations des uns et des autres, et je déterminerai avec précision l'influence que ces deux grands hommes ont exercé sur la Pathologie et sur la thérapeutique. D'avance, je puis dire qu'elle a été immense.

La découverte de la circulation du sang par Guillaume Harvey, est le fait capital de cette époque. Il importe d'examiner quelle influence un si

grand événement a exercé sur la Pathologie et la Thérapeutique. Il semble, *à priori,* qu'elle a dû être considérable, et un examen attentif nous démontrera qu'elle est loin d'avoir été aussi profonde qu'on aurait pu le soupçonner.

Sous l'influence de la philosophie de Descartes, parut, comme je l'ai déjà dit, le Système Iatro-mécanique. Il eut pour principal mobile le besoin de combattre les explications peu satisfaisantes que la Chimie avait données des phénomènes physiologiques et des causes des maladies. La Pathologie humorale fut remplacée par une Pathologie exclusivement solidiste. Tandis que pour les uns tout était fermentation, distillation ou précipitation, que les phénomènes de la santé ou de la maladie ne présentaient que des opérations de même nature, tout se réduisait pour les autres à des frottements, à des résistances, à des phénomènes de statique, d'impulsion et d'équilibre. C'est alors que toute la Pathologie fut fondée sur la théorie de l'obstruction, des stases, de l'arrêt des fluides, c'est-à-dire, des obtacles qui s'opposent à la libre circulation des humeurs dans les vaisseaux; et la Thérapeutique qui découle nécessairement d'un tel principe, ne peut consister que dans la nécessité d'enlever ces obstacles. Renouvelant ainsi les vieilleries d'Erasistrate et d'Asclépiades de Bithynie, les mécaniciens ne virent dans les maladies que des changements

survenus dans les parties solides, changements qu'ils avaient la prétention de calculer assez exactement, pour que le problème clinique pût être réduit à une formule d'algèbre.

Le Système des mécaniciens exerça une certaine influence sur les théories de Frédéric Hoffmann, de Baglivi, de Boerhaave, de Cullen; mais je démontrerai que cette influence fut purement théorique, et n'atteignit pas la pratique de ces grands hommes. Notre Sauvages, dont les principes peu fixes avaient le tort de ne pas résister à l'influence des opinions dominantes de son époque, se laissa séduire par ce Système, peu entraînant pourtant, et il crut possible d'expliquer, par son secours, les phénomènes fébriles, tels que la vitesse du pouls, le frisson, la chaleur et leurs alternatives. On aurait de la peine à comprendre comment cet homme éminent pouvait concilier les dogmes mécaniciens avec les principes de Stahl, pour lesquels sa tendance ne fut jamais douteuse, si l'on ne songeait à l'extrême mobilité qui était le caractère dominant de l'esprit scientifique de ce grand nosologiste.

L'application du calcul à la médecine, l'explication des phénomènes de la santé et de la maladie, par les règles des mathématiques ou les théorèmes de la géométrie, sont une folie qui a régné à plusieurs reprises dans le courant des âges. Elle

n'est pas plus raisonnable dans la tête de Borelli et de Pitcairn, qu'elle ne le fut dans celle d'Asclépiades, et qu'elle ne l'est dans celle des Statisticiens de nos jours. La rigueur mathématique, si inflexible de sa nature, est incompatible, par essence, avec la mobilité naturelle des phénomènes de la vie. Que M. Leverrier découvre une planète nouvelle, la vérité de cette découverte peut être constatée, à l'instant, sur tous les points du Globe; que Liébig décompose un sel à Giessen, les chimistes du monde entier, en répétant ses expériences, peuvent à l'instant s'assurer de l'existence du phénomène. Il n'en est plus de même dans l'ordre vital. La réalité de la circulation du sang a été bien longtemps mise en doute, et ce n'est guère que cent ans après la découverte de Harvey, qu'elle fut regardée comme un fait incontestable. Les affirmations du célèbre Torti sur la spécificité du quinquina dans les fièvres intermittentes les plus graves, rencontrèrent des contradicteurs pendant bien longtemps; et ce fait si simple, et en apparence si évident de la suppression d'une maladie périodique par cet agent merveilleux, ne fut pas moins d'un siècle à être définitivement admise. En médecine, comme en morale, les expériences sont trompeuses, *experientia fallax;* Hippocrate l'a dit, il y a plus de deux mille ans. Au contraire, en physique et en mathématique, les expériences sont

positives, elles donnent toujours une affirmation ou une négation précises. Dans les sciences physiques, tout se pèse, se mesure, se compte; dans les sciences biologiques, tout se raisonne, se suppute, se déduit; les premières sont soumises au calcul; les secondes ne sont accessibles qu'à la pierre de touche.

Tel fut le mouvement scientifique du XVIIe siècle, et j'en aurai fini avec lui, en signalant l'apparition des deux grands Philosophes dont les Doctrines ont exercé tant d'influence sur les destinées de la médecine. Je veux parler de Réné Descartes et de François Bâcon, baron de Vérulam. Le premier, sentant le peu de solidité des connaissances philosophiques transmises par le moyen-âge, résolut de recommencer les sciences, en les appuyant sur l'évidence et en proscrivant toute hypothèse. Ses idées obtinrent un retentissement immense. Sous l'influence de la révolution qu'il accomplit, le monde entier se félicitait d'avoir rompu les chaînes de la pensée. Mais après cette secousse violente, l'ordre ne s'établit pas sans dégâts, et la médecine y perdit l'un de ses principes fondamentaux. Hippocrate avait reconnu qu'il existe dans l'homme trois éléments : un élément anatomique passif, un principe intellectuel incommensurable avec la matière, une force de vie qui se distingue des deux autres par des caractères bien saisissables. Cette analyse fut dès-lors abandonnée, et l'homme ne

fut plus qu'une machine vivifiée par une âme pensante. Cette erreur philosophique si funeste, eut d'immenses conséquences; elle s'empara de la Physiologie, dont tous les phénomènes furent expliqués par les principes d'action de la matière brute, et la médecine organicienne moderne fut fondée. Descartes ne se contenta pas de poser les principes philosophiques dont je viens de parler, il les appliqua lui-même dans les dissertations intitulées : *Passions de l'âme; de l'homme et de la formation du fœtus.*

Le second jeta les fondements de la méthode philosophique qui porte le nom d'*Expérimentale*, parce qu'elle consiste à rassembler, à bien voir, à comparer et à combiner un grand nombre de faits, avant de s'élever à des assertions générales. Il indiqua un nouvel instrument, *novum organum*, pour assurer les progrès successifs des sciences. Cet instrument, c'est l'*Induction*, qu'Hippocrate, par la puissance de son génie, avait découvert plus de deux mille ans auparavant, et qu'il formulait ainsi dans son traité de *Priscâ medicinâ* : « L'art de la médecine consiste dans des observations particulières » exactes, réduites par le raisonnement en règles » générales: il faut donc, avant tout, s'appliquer à » l'observation. » Il est par là bien évident qu'Hippocrate avait déjà fait ce que Bâcon disait qu'il fallait faire, et que l'Empirisme raisonné du premier,

n'est que la méthode expérimentale du second. La méthode inductive de Bàcon dérive d'une grande connaissance des lois éternelles de l'entendement humain. Son principe fondamental consiste à rapprocher les causes dont les effets sont identiques expérimentalement, à éclairer les moins connues par celles qui le sont davantage... Chose étrange! au moyen de cet instrument nouveau, les hommes qni ont bien compris sa valeur et sa puissance, sont en état de rectifier les applications hypothétiques de Bàcon lui-même, qui n'était pas assez savant pour adapter ses propres préceptes à tous les sujets de la nature; ils peuvent corriger ses propositions scientifiques, et argumenter avec succès contre ses propres préventions. Son art de raisonner dans la recherche des causes naturelles, suffit pour redresser vigoureusement et pour pulvériser ses insinuations souvent dangereuses.

A l'aide de l'Induction, la médecine est devenue une science inattaquable dans ses principes. Par son secours, l'homme a été définitivement constitué, et la Pathologie et la Thérapeutique fondées sur des bases inébranlables. Dès lors seulement l'Ecole de Montpellier a pu prendre pour devise cette phrase énergique et profonde de M. le professeur Dunal : *C'est la pensée humaine qui crée la science en fécondant l'observation* (1).

---

(1) Félix Dunal, *Eloge historique de De Candole*, in-4°, Montpellier, 1842, pag. 6.

Les deux Doctrines philosophiques si opposées de Descartes et de Bâcon, ont dominé tout le mouvement médical du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe. Le besoin de les combattre ou celui de les suivre, ont été l'origine des principaux systèmes qui qui ont régné tour-à-tour. Les théories solidistes de Hoffmann et de Cullen, celles de l'Ecole Ecossaise dont Brown fut le chef, et de l'Ecole Italienne en tête de laquelle marchent Rasori et Tommasini, sont les enfants du Cartésianisme, enfants moins légitimes sans doute que l'Organicisme de Bichat et de Broussais, que l'Anatomisme de l'Ecole actuelle de Paris, mais enfants dont la généalogie, quoique plus indirecte, n'en est pas moins réelle. L'Ecole de Barthez, et à sa suite l'Ecole de Montpellier, tout entière, dérive directement du Bâconisme, ou plutôt de l'Hippocratisme; car nous avons vu quelle étroite sympathie unit les deux méthodes philosophiques d'Hippocrate et de Bâcon.

Telle est la série des idées successives et systématiques qui ont eu cours dans les temps modernes. Il était impossible de les présenter avec plus d'étendue dans un travail de la nature de celui-ci; il était impossible d'en rendre l'exposition plus complète, dans la course rapide que je viens d'accomplir.

Il est temps maintenant de revenir avec plus de maturité et de profondeur, sur quelques-unes de celles dont j'ai signalé l'apparition, et de constater

en même temps que leur valeur réelle, l'influence qu'elles ont exercé sur la Pathologie et sur la Thérapeutique générales.

Pour mettre de la suite et de l'ordre dans ce travail, j'ai cru devoir classer les Doctrines, ou plutôt les hommes qui les représentent moins suivant l'époque à laquelle ils ont paru, que suivant l'analogie de leurs idées fondamentales, et de cette manière je suis arrivé à former le tableau suivant, qui indique le plan que je vais suivre :

A. Doctrines historiques. Elles comprennent :
- 1° La Doctrine de Van Helmont.
- 2° — de Stahl.
- 3° — de Barthez.
- 4° — de l'Ecole de Montpellier actuelle.

B. Doctrines hypothétiques. Elles comprennent :
- 1° La Doctrine des Solidistes représentée par :
  - 1° F. Hoffmann
  - 2° Cullen.
  - 3° Brown.
  - 4° Rasori.
- 2° La Doctrine des chimistes représentée par :
  - 1° Sylvius de Le Boë.
  - 2° Willis, etc.
- 3° La Doctrine Organicienne représentée par :
  - 1° Bichat.
  - 2° Broussais.
  - 3° Les Anatomo-Pathologistes de l'Ecole actuelle de Paris.

C. Doctrines intermédiaires. Elles comprennent :
- 1° La Doctrine de Baglivi.
- 2° — de Sydenham.
- 3° — de Boerhaave, etc.

On voit que le tableau qui précède laisse de côté le xve siècle et une partie du xvie. C'est qu'en effet les Doctrines de cette époque ne sont pas généralement arrêtées, et lorsqu'elles présentent un principe

fixe, ce principe est la reproduction des Doctrines anciennes. Le XVI[e] siècle est un siècle de rénovation ou de réhabilitation, plutôt qu'une époque de constitution. Paracelse fait exception, pourtant, mais j'ai énoncé les raisons pour lesquelles je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit sur son compte.

CHAPITRE III.

Des Doctrines Historiques.

J'appelle Doctrines Historiques celles qui ont eu le pouvoir de conserver, et presque le devoir de continuer, à travers les âges, un principe Doctrinal immuable. C'est à l'illustre cohorte qui fut Mystique avec Van Helmont, Animiste avec Stahl, Vitaliste avec Barthez et l'Ecole de Montpellier, qu'est échue la sainte mission de propager, dans la succession des siècles, les Dogmes fondamentaux de l'Ecole Hippocratique. Ces Dogmes sont les suivants :

1° Il existe dans l'homme une *Nature*, force ou principe qui développe l'agrégat matériel et le conserve, préside à la succession des âges, et dont l'anéantissement est la cause de la mort.

2° Le principe conservateur dans l'état de santé, est curateur dans l'état de maladie.

3° Il sait tout ce qui lui est nécessaire, sans l'avoir jamais appris.

4° Il est unitaire, c'est-à-dire que, par son secours, toutes les parties du corps sont jointes entre elles de manière à ne former qu'un tout har-

monique et que l'altération d'un point retentit sur l'ensemble.

Les doctrines historiques peuvent se reconnaître aux caractères suivants :

1° Elles sont à l'épreuve du temps ; 2° elles sortent victorieuses des luttes qu'elles provoquent ou qu'elles subissent ; 3° leur principe fondamental se dérobe souvent au milieu des allégories qui les enveloppent, mais on le retrouve toujours quand on sait le débarrasser des vêtements, quelquefois bizarres, que lui prêtent les modes régnantes ou les habitudes diverses des siècles.

ARTICLE Ier.

De la Doctrine de Van Helmont et de son influence sur la Pathologie et la Thérapeutique générales.

L'étude attentive des travaux de ce grand homme ne permet pas de douter que le but dominant de ses efforts n'ait été de donner un développement spécial à l'idée fondamentale du *Naturisme Hippocratique*. Il a rarement prononcé le nom du Divin Vieillard, il a attaqué la Doctrine des Ecoles et surtout Galien personnellement, avec cette fureur et cet acharnement qui lui étaient ordinaires, et qui, à travers le divin enthousiasme dont il était possédé, ne laisse voir que les élans tumultueux d'une vanité trans-

formée en délire ; il a jeté à la face du médecin de Pergame les injures les plus grossières et les plus imméritées ; il l'a appelé tantôt *Jactantiosus* (1), tantôt *Descriptor sine judicio*, tantôt il dit que chez lui *Ignorantia cum temeritate pugnat* (2). Malgré tout, je crois être en mesure de justifier la place que je lui donne en tête des représentants des doctrines historiques.

Sa doctrine des *Fermens*, qui est, de toutes, la plus connue, est aussi, de toutes, la moins comprise. Quand on s'est donné la peine de lire V. Helmont avec quelque réflexion, on demeure convaincu que les mots *Blas* ou *Fermentum* qui, dans sa pensée, sont synonymes, ne représentent pas une matière fermentiscible, un ferment chimique, mais qu'ils désignent un mouvement fonctionnel qui rappelle l'*impetum faciens* d'Hippocrate. *Blas est motus initium generale* (3). L'Archée agit par les ferments, et c'est avec leur secours qu'il accomplit tous les phénomènes qui constituent la vie, la santé et la maladie. Le passage suivant laisse encore moins de doute sur la véritable

---

(1) C'était alors une espèce de mode : il fallait attaquer Galien, et il semble qu'on ait voulu à cette époque lui prodiguer autant d'injures que les Arabes lui avaient donné d'éloges. L'on peut dire qu'il n'a mérité *ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.*

(2) Helmonti, *Opera omnia. Physica Aristotelis et Galeni*, pag. 22.

(3) *Blas meteorum.*

signification de ces mots, et l'on retrouve dans cette phrase la constatation de la Dualité Dynamique humaine. *Duplex itaque Blas in nobis, unum nempè quod naturali motui, alter verò voluntarium quod vel per internum, vel sibi motor existit* (1). Y a-t-il encore quelques doutes?.... Non, le Ferment n'est point pour Van Helmont ce qu'il était pour les chimistes, mais il rappelle une idée Hippocratique.

On a prétendu, à tort, que Van Helmont était le continuateur de Paracelse (2). Mais Paracelse était chimiste outré et exclusif, et Van Helmont dirige contre les chimistes les plus furieuses critiques: mais Paracelse était Astrologue, et Van Helmont s'écrie : *Archeus non regitur ab astris*. Il dirige pourtant lui aussi quelquefois ses regards vers le ciel, mais c'est pour y chercher, comme Hippocrate, la cause des phénomènes pathologiques (3). A part le principe suivant de Van Helmont : « La graine n'est que l'écorce visible, d'une force invisible, d'une cause occulte, » qui paraît analogue à celui de Paracelse : « Tout médicament renferme une essence qui est sa

---

(1) *Blas meteorum.*

(2) Eloi, Dict. historique.

(3) Il dit cependant dans son *Blas Humanum : Unum quod que nempè viscus ad typum sui astri, intus proprium sibi blas format quod et hinc astrale dicitur*. Ce sont là des contradictions auxquelles les imaginations ardentes sont souvent exposées.

force (1) » ; à part une certaine teinte Paraceltique répandue sur les écrits du seigneur de Mérode, il n'y a point d'analogie entre ces hommes, célèbres tous deux à leur manière.

Et maintenant est-il besoin de laver Van Helmont du reproche qu'on lui a si souvent adressé d'avoir *personnifié l'élément vital*, et de l'avoir placé comme intermédiaire entre l'esprit et la matière, sans qu'il soit l'un ou l'autre ? Le second de ces griefs est à mes yeux une des plus éminentes qualités de sa doctrine, celle qui nous sert à confirmer notre prévision, à savoir que la philosophie de notre auteur se rattache directement à celle d'Hippocrate. Le premier, on l'a aussi adressé bien longtemps après à Barthez, mais il n'était pas plus fondé dans l'une que dans l'autre de ces circonstances. Ces deux grandes personnalités médicales avaient trop de profondeur et de rectitude dans le jugement, pour penser que l'Archée ou le principe vital eussent des existences à part. L'Archée de Van Helmont n'est, comme l'a très judicieusement dit M. Lordat, qu'une formule poétique destinée à graver plus facilement dans l'esprit une idée abstraite qui

(1) Sims avait donc raison de dire que si l'on étudiait avec soin les œuvres de Paracelse, on y trouverait des richesses inattendues. Est-ce que c'est là que Hannemann aurait puisé le germe de sa doctrine ? Sa définition du médicament est identique à celle que je viens de citer de Paracelse.

n'y pénétrerait qu'avec peine, privée de ce secours.

Jusqu'ici tout est clair, tout est précis ; jusqu'ici la conception de l'Archée principal est bien déterminée, et elle reproduit, dans un autre langage, ce qu'Hippocrate avait appelé *Nature*, ce que Barthez devait appeler plus tard *Principe Vital*. Mais s'il est question de la dualité du dynamisme humain, tout s'embarrasse, tout s'obscurcit, tout s'éloigne et d'Hippocrate et de Barthez. La philosophie de Van Helmont est empreinte d'un mysticisme étrange. Les idées physiologiques et théologiques y sont toujours associées et s'y gênent mutuellement. Il semble que l'idée d'*Unité* n'ait jamais pu pénétrer dans la tête de ce réformateur, pas plus sous le rapport psychologique, que sous le rapport vital. Ainsi, à ce dernier point de vue, l'on sait comme son Archée principal se subdivise en Archées secondaires de divers ordres. Eh bien ! dans la région psychologique, c'est la même chose. La puissance qui a conscience d'elle-même, et qui sent parfaitement qu'elle est unitaire, il la divise en deux parties, dont l'une est l'âme intellectuelle, et dont l'autre est la raison. La première est *immortelle, faite à l'image de Dieu, et donnée à l'homme pour connaître, aimer et adorer son créateur*. La seconde est de tout autre nature, il la désigne quelquefois sous le nom d'*âme végétative*. C'est celle-ci qui existe chez les animaux comme chez

l'homme et qui est le principe de leur *obscur raisonnement.* « Si le vieil renard est plus rusé que le »jeune, cela ne se fait que par le concours d'une »espèce de raisonnement confirmé par la mémoire »de ses expériences (1).» Plus bas, il dit : « Puisque »l'homme doit être quant à l'âme, le simulacre de »Dieu, son âme doit être *intellectuelle* et non pas »*raisonnable* (2).»

On voit par là combien Van Helmont diffère d'Hippocrate, et surtout combien il s'éloigne de la Doctrine du Dynanisme humain, aujourd'hui professée à Montpellier. Ici on sent l'impossibilité de scinder la puissance psychique : ce qu'il y a de parfait dans l'âme humaine et ce qui ne l'est pas, le bien et le mal résident dans la même unité. Van Helmont, après avoir présenté cette séparation de plusieurs manières aux pages 199, 200, 201, conclut ainsi : « C'est une grande incongruité »aux Ecoles (qui reconnaissent l'âme pour simu»lacre de Dieu), de partager l'entendement en deux »suppôts différents en office et en fait, laquelle »dualité en l'entendement répugne à la simplicité »de celui de qui elle représente l'image ; car 1° il »faut croire qu'il n'y a rien qui parvienne à la

(1) Les œuvres de Jean-Baptiste Van Helmont, traduites par Jean Leconte, in-4°, Lyon, 1570.

(2) Pag. 198.

» connaissance de la vérité que la foi et l'entende-
» ment; 2° que toute vérité prend sa source de la
» vérité unique et primitive qui est Dieu; 3° que
» tout entendement dérive de l'entendement unique
» et infini ; 4° aussi que toute lumière est tirée et se
» prend de la seule lumière suprême; 5° et par
» conséquent que l'essence de la vérité ne doit pas
» différer de l'essence de l'entendement; 6° que notre
» entendement est indigent, vidé, dénué et obscur de
» foi; 7° que toute la lumière, clarté, noblesse,
» plénitude et vérité, lui viennent en recevant et
» souffrant; 8° que tant plus l'entendement pâtit par
» cette lumière qu'il reçoit d'en haut, et plus noble
» il est; 9° finalement, que l'Ecole des gentils n'a
» pas eu le véritable entendement, puisqu'elle ne
» connaissait pas le vrai Dieu (1). »

Il est donc évident qu'une grande partie des facultés de l'âme pensante sont retranchées par Van Helmont, de cette puissance que nous sentons unitaire, et que l'acquisition de la vraie connaissance ne se fait pas au moyen de la raison, mais seulement au moyen de la foi. Il est évident encore que la logique de cet auteur diffère beaucoup de la nôtre; que la sienne est fondée sur des croyances religieuses, tandis que la nôtre n'est qu'une philosophie naturelle, inductive et expérimentale. La différence qui

---

(1) Pag. 201.

sépare l'âme de Van Helmont de celle que nous sentons en nous, qui est constatée par le sens intime et qui sert à constituer le Dynamisme humain, entraîne-t-elle une différence homologue dans la manière dont nous concevons, lui et nous, la force vitale? En apparence oui, cette différence existe; en réalité, je ne le crois pas. Voici cependant les propositions qui semblent rendre cette différence réelle. Suivant nous, la force vitale n'a pas conscience d'elle-même. Nous le savons aujourd'hui plus que jamais, depuis que nous avons vu les agents anesthésiques séparer l'alliance des deux puissances; que sous leur influence la force vitale reçoit des impressions qu'elle ne transmet pas à l'âme (1). Dans l'Ecole helmontienne, au contraire, l'âme sensitive est tout aussi douée de conscience que l'âme pensante, de telle sorte que cette âme sensitive, éprouve en elle le combat entre la volonté et l'action (2). Ce contraste se rencontre dans la première des deux puissances de notre Dynamisme; mais s'il y a dans l'âme sensitive un contraste pareil, il faudrait subdiviser encore cette unité en deux parties, dont l'une sera l'adversaire de l'autre. Nous sentons bien en nous-même que la puissance psy-

---

(1) Voir l'ouvrage original, curieux et profondément pratique de M. Bouisson, intitulé : *Traité théor. et prat. de la méthode Anesthésique.*

(2) Pag. 215.

chologique a des penchants opposés, et que la coïncidence de deux tendances contraires peut la rendre malheureuse, mais ce cas est bien différent de ceux dont les tendances appartiennent aux deux puissances, dont l'une justifie ses désirs par des motifs raisonnés, et combat l'autre qui est purement instinctive. Lorsque l'âme pensante a deux motifs intéressés contradictoires, également justifiés, elle sait bien que c'est en elle-même que se passent les deux désirs contraires, et il n'est pas possible d'y trouver deux principes d'action. Là donc se rencontrerait une différence radicale entre le Vitalisme hippocratique et celui de Van Helmont, s'il était vrai que l'*âme sensitive* de ce dernier représentait la *nature* d'Hippocrate, la *force vitale* de Barthez; mais il n'en est rien, l'âme sensitive, n'est pas l'*Archée*, c'est tout simplement une division de l'âme intellectuelle, comme il le démontre dans un passage où il réfute saint Augustin (1).

Du reste, aucune analogie n'existe entre ces diverses puissances, et Van Helmont eût été incapable de faire lui-même le profond parallèle de M. Lordat, fondé sur les ressemblances métaphysiques des deux puissances du Dynamisme humain. Un seul passage semble rappeler ce que l'illustre écrivain que je viens de citer appelle *Contagion entre*

---

(1) Pag. 221.

les deux puissances, c'est-à-dire possibilité de transmission des affections de l'une à l'autre. Ainsi, après avoir parlé des phénomènes de l'ivresse et des songes, il dit (1) : « Auxquels cas (d'ivresse ou »de songe), les pensées sont fort différentes, et »quoique partant de tout l'homme, néanmoins l'âme »intellectuelle n'y contribue que par le peu de »lumière qu'on ne peut pas lui dénier, à cause de »l'étroite conjonction et nécessaire alliance qu'elle a »avec lui : ce qui fait que ces pensées là sont »exemptes de péché, parce que l'âme intellectuelle, »*alors offusquée de la contagion que la sensitive a »contractée, n'y a point de part;* et plus les pensées »exemptes de cette *contagion nébuleuse* approchent »des discours abstraits, plus elles participent de »l'intellectuelle.» Evidemment, on retrouve dans ce passage la première notion de ce principe de transmission; mais dans la Doctrine de Montpellier, la contagion est plus *vitale;* chez Van Helmont, elle est plus *psychologique.* Cela devait être, puisque chez lui les deux âmes, l'intelligente et la sensitive sont toutes deux également pensantes et également douées de conscience; tandis qu'à Montpellier, la force vitale ne possède ni conscience, ni par conséquent pensée, ni enfin pouvoir psychique.

Même différence par rapport à la manière de considérer la coopération des deux puissances par

(1) Voir pag. 218-220.

rapport à la formation de la pensée. Chez Van Helmont, ce sont deux âmes qui délibèrent; chez nous, ce sont deux puissances de nature différente, dont l'une pense, tandis que l'autre ne fait qu'apporter des matériaux sensoriaux, tantôt utiles, tantôt nuisibles à l'opération.

L'on a si longtemps affecté de regarder la Doctrine physiologique de Montpellier, comme déduite de celle de Van Helmont, que j'ai cru convenable de présenter avec un certain développement les nombreuses différences qu'elles présentent, comme aussi d'indiquer les analogies qui les unissent. Ces analogies se réduisent aux suivantes : 1° les puissances Dynamiques sont de l'ordre métaphysique ; 2° elles sont unies à un agrégat de l'ordre matériel. Ces idées d'ailleurs appartiennent aussi bien à Hippocrate qu'à Van Helmont. Mais comme je crois l'avoir suffisamment démontré, notre analyse du Dynamisme humain ne ressemble à celle de Van Helmont, ni par la philosophie, ni par le résultat doctrinal, ni par les principes généraux de la pratique.

Après avoir considéré Van Helmont comme physiologiste et psychologiste, il importe de l'examiner comme pathologiste.

L'idée fondamentale de la Pathologie de ce grand médecin consiste à regarder comme incontestable la distinction déjà faite par Galien et par Fernel entre

l'*affection* et la *maladie*. Ce qu'il nomme *Ideæ morbosæ*, *Ideæ seminales* (1), ne sont pas autre chose que l'état anormal de la cause qu'il désigne sous le nom d'Archée. L'idée morbide est le point de départ de la maladie, et non pas la maladie elle-même ; il le démontre formellement, alors qu'il dit que le mouvement, c'est-à-dire les phénomènes, ont leur origine, leur cause efficiente dans l'idée morbide; que dans la fièvre, l'idée fébrile est le principe du frisson, de la chaleur, de l'accélération du pouls et de tous les phénomènes successifs qui caractérisent cette maladie.

J'ai dit ailleurs que Van Helmont n'établissait aucun rapport entre les Archées et la cause de l'intelligence; cependant l'expression d'*Idée morbide*, appliquée à la cause qui produit les fonctions naturelles, pour me servir de l'expression de Galien, c'est-à-dire à l'Archée, a trop d'analogie avec celle qui exprime les notions de la force intelligente, pour qu'on ne soupçonne pas qu'il ait pu y avoir une intention dans le choix de la première. Ce rapprochement semble contenir le germe du parallèle que M. Lordat a établi entre les *affections* de la cause vitale et les *passions* ou les affections de la cause psychique.

Van Helmont a beaucoup élucidé l'origine d'un

---

(1) Voir son traité intitulé : *Ignatus hospes*.

symptôme morbide des plus communs, je veux dire la chaleur fébrile. Depuis Galien, la chaleur âcre, mordicante qui est un des caractères les plus saillants de certaines fièvres graves, était regardée comme due à la décomposition ou putridité des humeurs. Les pathologistes du moyen-âge et les Arabes qui ont exagéré les idées humorales du médecin de Pergame, regardaient le corps de l'homme, dans les cas de fièvre de cette espèce, comme un infect fumier, comme un amas de matière animale en décomposition. Plusieurs siècles avant Pinel, Van Helmont réfuta cette assertion gratuite, faussement attribuée à Galien (1), et qu'il faut rapporter seulement aux Arabes, aux Arabistes et à l'école chimiste de Sylvius de Le Boë. Il démontra que la chaleur mordicante des fièvres graves est due non pas à une altération humorale quelconque, mais à une affection spécifique de la cause de la vie.

Il n'existait pas pour Van Helmont de Pathologie mentale. En effet, bien qu'il reconnut dans l'âme une aptitude à des penchants pervers, il ne voulut pas y constater la possibilité de la folie (2). Voici ses propres

---

(1) Pag. 219.

(2) Van Helmont et Pinel se sont donné le facile plaisir de combattre Galien, en donnant au mot *Putridité* une signification qu'on ne lui avait jamais attribuée dans la doctrine galénique. Dans la langue de Galien, le mot *Putridité* n'a jamais représenté cette décomposition que subissent les corps alors que la vie les a abandonnés, mais simplement une alté-

paroles : « Quoique l'âme immortelle ne soit jamais
» lasse d'inspirer des bons mouvements , néanmoins,
» elle paraît souvent tellement endormie , dans son
» enveloppe, que les Athées ont cru que cette âme
» n'était qu'une pure chimère, parce qu'étant comme
» attachée à la sensitive , elle ne peut pas jouir li-
» brement de son entendement; au contraire, il
» semble qu'elle soit contrainte de consentir , comme
» une esclave, à la volonté de cette insensée. *Pour-
» tant l'âme immortelle ne tombe jamais dans le délire* ,
» *ni dans la rage, et n'est jamais assoupie par l'opium* ,
» ni altérée par les choses caduques, et si elle souffre,
» il faut que ce soit par quelque agent supérieur
» et plus puissant. » Il est surprenant que Van Helmont regarde l'âme intellectuelle comme exempte de délire, lorsqu'il a reconnu qu'elle avait été viciée par sa première faute, qu'elle a des volontés pernicieuses, qu'elle s'abandonne à la *haine blasphématoire*. Est-ce que ces actes ne sont pas des actes de déraison, d'extravagance, ou de passion, qui lui ôtent le bon sens, sans lui ôter encore le libre arbitre ? Il semble qu'il y a là une notoire contradiction.

M. Guislain a enfin prétendu que Van Helmont

---

ration humorale quelconque. P. Martial, dans son traité : *De natura hominis*, vers 272, pag. 19, dit : *Febrium humoralium quas Hippocrates Febres ex bile vocat; posteriores vero Galenum secuti Putridas dixerunt.*

avait été le précurseur de Broussais, parce qu'il avait placé le siége de toutes les fièvres dans l'estomac (1). Mais je crois que le savant médecin Belge a été trompé par ceci, que Van Helmont plaçait dans le Pilore le siége de l'Archée principal. La cause de la fièvre n'est pas dans l'estomac ni dans aucune de ses parties, suivant Van Helmont, mais dans l'Archée lui-même qui habite le Pilore.

Je voudrais avoir à louer Van Helmont au point de vue Thérapeutique, comme je viens de le faire au point de vue Pathologique : la chose n'est malheureusement pas possible. S'il est vrai que ce médecin, envisagé seulement comme Pathologiste, peut être considéré comme le fondateur du naturisme moderne, il mérite un titre tout contraire, quand on l'étudie comme thérapeutiste ; et l'on a de la peine à comprendre que la même tête ait pu renfermer une si grande opposition entre deux idées qui doivent toujours se correspondre. Dans sa pensée, toute maladie est un mal qui tend directement à la ruine du système ; les affections morbides n'ont et ne peuvent jamais avoir un motif réel d'utilité ; elles ne consistent que dans la réaction de l'Archée contre des principes malfaisants venus du dehors ; par conséquent, il faut, dans tous les cas, les supprimer le

---

(1) La nature considérée comme force instinctive des organes, pag. 177.

plus promptement possible. Dominé sans doute par la théorie de Paracelse et par son exemple, il disait que tout médecin qui ne guérit pas une fièvre dans les vingt-quatre heures, n'est pas digne de son nom. Pour arriver à ce résultat, il prodiguait les remèdes et surtout les sudorifiques, parce qu'il avait observé que la sueur était la crise la plus ordinaire des maladies et surtout des fièvres. Cette méthode si en opposition avec le Dogme d'Hippocrate, cette méthode qui annihile l'intervention de la nature médicatrice, qui oublie les rapports des maladies avec les intérêts du système, ne peut être louée par ceux qui savent combien il est nuisible d'employer des méthodes violentes au début des maladies, à quels dangers on s'expose par l'usage des remèdes actifs qui dissipent les forces, sans procurer un soulagement proportionné, qui troublent si fréquemment la marche des affections morbides et qui les empêchent de parcourir paisiblement les diverses périodes de leur évolution et d'arriver, par la crise, à leur solution naturelle.

En résumé, pour bien juger Van Helmont, il convient de voir en lui l'homme de son siècle : il ne faut pas le séparer de l'époque à laquelle il a vécu et qui a certainement exercé une influence sur ses idées, et surtout sur la manière dont il les a formulées. Pour la science actuelle, dont les allures sont si sèches, dont le langage est si positif, les

métaphores du baron de Mérode et son mysticisme doivent être fort étranges. Je ne veux certainement pas me faire l'apologiste de ce dernier. Personne plus que moi n'est convaincu de la nécessité de ne jamais mêler les affaires de la foi avec celles de la science ; mais je ne puis condamner le style métaphorique de notre auteur qu'au point de vue de l'abus qu'il en a fait. Si l'on tient moins à la forme qu'au fonds, si l'on a la patience, et il en faut beaucoup, d'écarter les obscures enveloppes qui trop souvent dérobent sa pensée, on sera dédommagé par l'intérêt, l'attrait et souvent l'utilité des Dogmes. Enfin, on peut résumer le caractère scientifique de V. Helmont de la manière suivante : son Analyse de l'homme est entachée de mysticisme, sa manière de concevoir le Dynamisme humain est hypothétique et superstitieuse. En pathologie, il est naturiste, c'est-à-dire Hippocratique. Ce qu'il a dit de la force intime du corps, *Causatrice* et *Effectrice* des maladies, cette cause qui agit du dedans au-dehors suffirait pour illustrer son nom. En Thérapeutique, il s'éloignait gravement de la doctrine d'Hippocrate, en considérant toutes les maladies comme nuisibles, en niant les tendances favorables de la nature et en repoussant l'existence d'une force médicatrice.

J'ajouterai qu'il semble avoir pressenti à plus d'un siècle de distance, l'apparition de Stahl, et il a d'avance condamné le système Animiste par les

paroles suivantes : *Absolutè falsum est et ignarum quod ulla potestas Animæ sit corporis particeps* (1).

ARTICLE II.

De la Doctrine de Stahl et de son influence sur la Pathologie et la Thérapeutique générales.

Lorsque les Iatro-mathématiciens, les Chimistes, les Mécaniciens, ces organiciens du XVII[e] siècle, qui n'avaient pu comprendre pendant bien longtemps que les conditions physiques de l'organisation, vinrent à s'apercevoir de leur insuffisance, loin de songer à la cause directe des phénomènes qu'ils observaient, loin de jeter les yeux sur Van Helmont, si proche d'eux, ou de les porter sur Hippocrate, comme si tout retour vers le passé leur était odieux, ils attachèrent toute leur attention sur une Doctrine alors naissante, et ils regardèrent l'âme pensante comme la seule cause des phénomènes vitaux.

A cette époque, il n'y avait pas de milieu : ou il fallait s'enfoncer dans la vieille ornière du matérialisme avec les physiciens des âges précédents, ou se jeter dans l'Animisme, avec quelques esprits hardis, précurseurs de l'Ecole de Halle. Descartes, en effet, poussait les philosophes et les médecins d'un pied

---

(1) *Blas humanum.*

vigoureux vers le mécanisme, en attribuant à la matière une force préétablie, en disant, que passive en elle-même, elle a reçu de Dieu la première impulsion; qu'en dehors de cette impulsion, il n'y a plus rien, et qu'elle suffit pour expliquer tous les phénomènes qui se passent chez les animaux. D'un autre côté, on cherchait à faire voir que la matière par elle-même est impuissante, que l'impulsion préétablie est une chimère, et qu'il fallait une cause actuelle, et toujours présente, pour expliquer les mouvements que l'on y observe. Le savant naturaliste Swammerdam démontra que la distinction des mouvements en volontaires et involontaires était arbitraire, qu'entre les muscles de la première espèce et ceux de la seconde, il n'y avait d'autre différence, sinon que ceux-ci n'ont pas d'antagonistes, et que si les premiers en étaient dépourvus comme eux, bientôt ils n'exécuteraient plus des mouvements volontaires. De là, possibilité d'attribuer à l'âme les uns et les autres: c'est ce qui fut fait. D'un autre côté, Claude Perrault, dans ses essais de physique, démontra l'influence puissante de l'âme sur le corps. Enfin, sophistiquant gravement le système de Van Helmont, qu'il avait réduit à l'admission de deux causes, à savoir: la matière et l'Archée, G. Wolfgang Wedel, professeur d'Iéna, avait favorisé le travail qui se préparait dans la tête de son illustre élève Stahl, et préparé l'avénement de l'Animisme.

Il s'accomplit en 1784, par le seul changement de deux mots : l'*Archée* de Van Helmont ou plutôt de Wedel, fut remplacé par l'*Ame* de Stahl. C'est dans sa dissertation inaugurale qui avait pour titre : *De sanguificatione*, que l'illustre élève d'Iéna proclama, pour la première fois, l'influence de l'âme, à la seule intervention de laquelle il attribuait cette fonction physiologique. Le premier usage que fit Stahl de son nouveau principe, fut de combattre les idées dominantes de cette époque et d'établir une différence tranchée entre les corps vivants et la nature morte. Le célèbre chimiste Boyle, adoptant pleinement la philosophie de Descartes, cherchait à expliquer tous les changements qui s'accomplissent dans la nature, d'après les seules lois de la mécanique et de la chimie. Stahl osa, l'un des premiers, se révolter contre ces prétentions du Cartésianisme, et s'élevant avec autant d'énergie que de logique contre de tels principes, il démontra que la science des corps vivants ou comme il le dit : *Organisés* (1), est en opposition directe avec la science des corps morts ou *mixtes*, et que si les lois de la mécanique et de la physique, la figure et le nombre des atomes peuvent donner une raison suffisante de tous les phénomènes que présentent ces derniers, ils

(1) C'est Stahl qui a créé ce mot; dans sa pensée, il indique un corps dont les parties concourent toutes à un même but.

sont impuissants à éclairer ce qui se passe dans les autres. Les phénomènes biologiques sont incommensurables avec les lois qui régissent le monde matériel, et en médecine proprement dite, on ne peut faire aucun usage, ni aucune application utile de ces dernières.

Il fallait alors trouver la cause de cette différence et donner la raison suffisante de tous les phénomènes physiologiques. C'est l'*Ame* qui en fut désignée comme l'auteur; son action efficiente fut proclamée d'une manière définitive, et le corps, c'est-à-dire la matière, ne fut plus considéré que comme son organe ou son instrument (1). Dès ce moment aussi fut niée l'utilité de l'anatomie fibrillaire, et l'on professa qu'il suffit au médecin de connaître le nombre, la position et les usages des parties. La recherche des petits vaisseaux et des ramifications les plus extrêmes des nerfs, loin d'être pour lui un secours, peut devenir un danger, car elle amène à supposer que les maladies tiennent aux lésions de ces parties, alors qu'elles dépendent de causes fort différentes et très éloignées de tout changement anatomique (2). Stahl recommande, au contraire, l'étude de tous les mouvements qui s'accomplissent dans l'homme, et qu'il ap-

---

(1) *E. Stahlii, Theoria medica vera*, pag. 312.

(2) Stahl et Meyer, *Dissert. de funda. Theoriæ medicæ*, pag. 16-17.

pelle actes vitaux; mouvements ou actes, qui sont destinés aux usages du corps, et à la conservation d'un mixte essentiellement corruptible. Ils sont tous administrés et exercés par l'âme, car l'âme est continuellement occupée du soin de la conservation de l'agrégat auquel elle est unie. Le but capital de la théorie médicale, c'est l'étude de ces mouvements vitaux, leur histoire, leur enchaînement, leur raison suffisante et leur but final.

Tels sont les principes fondamentaux de la Doctrine physiologiste de Stahl : mais effrayé peut-être du pas immense qu'il avait fait, peut-être aussi instinctivement poussé par le cri de sa conscience, il fit alors tous ses efforts, — efforts impuissants — pour démontrer la continuité de la chaîne qui l'unissait d'une part à Van Helmont et par lui à Hippocrate. L'Ame, disait-il, n'est que l'Archée de Van Helmont, et par conséquent que la *Nature* des anciens. Comme ces principes, elle agit sans réflexion, sans conscience; comme eux, elle se conduit à *Ratione* et non pas à *Ratiocinio*. Mais il est facile de découvrir que cette explication n'est qu'un subterfuge indigne peut-être d'une aussi grande intelligence. Il eût été en effet bien difficile à Stahl lui-même de répondre au Dilemme suivant : de deux choses l'une, ou c'est l'âme qui exécute les fonctions vitales et naturelles du corps humain, et alors elle doit avoir conscience de ce qu'elle fait, et tout ce qu'elle

exécute n'est accompli que dans un but raisonné ; ou bien les phénomènes physiologiques se font sans conscience, ils s'accomplissent aussi bien pendant le sommeil que pendant la veille, et alors l'Ame n'y est pour rien, ils doivent être rattachés à une autre cause, et il faut choisir entre Descartes et Hippocrate. Je sais bien que Stahl s'excuse en disant qu'il ne faut pas, suivant le précepte de Newton, admettre plusieurs ordres de force pour des phénomènes identiques..... Pour des phénomènes identiques, d'accord ; mais la philosophie de Newton, qui n'est que celle de Bâcon, qui ne sont l'une et l'autre que l'application de la méthode expérimentale aux faits de la nature, exige au contraire qu'on multiplie les causes actives autant qu'il est nécessaire pour rendre compte des effets d'ordre divers convenablement observés. Or, quelle analogie entre la grande fonction de l'hématose, par exemple, et un acte quelconque de la pensée?.....

Du reste, il est des moments où Stahl semble poussé par la force de la vérité contre son hypothèse. Par l'un des titres marginanx, de sa *Brevis repetitio physiologiæ*, on voit qu'il pressent « une » différence entre la *Vie*, quand on parle du corps » vivant, et l'*Ame pensante* quand on parle de ce » même corps. » On peut donc conclure de cette proposition de Stahl contre Stahl lui-même, et dire

qu'autre chose est *Vivifier*, autre chose est *Animer*, ce qui revient évidemment à la distinction d'une cause intelligente d'avec la Force vitale.

L'insuffisance du pouvoir de l'âme paraît encore démontrée par la nécessité où se trouvait Stahl d'admettre dans la matière une force qu'il nomme *mouvement tonique vital*. Ce mouvement semble placé par lui entre l'âme et la matière, et il sert à favoriser et à régulariser les fonctions physiologiques et les actes morbides. Toutes les parties vivantes le possèdent, et il est une condition fonctionnelle indispensable des organes. Ainsi donc, l'âme n'est pas directement productrice des phénomènes physiologiques ; pour arriver à les accomplir, elle se sert d'une force inhérente à la matière, qui est la force tonique. Il suit de là plusieurs conséquences : en premier lieu, que cette force tonique paraît analogue à ce que Haller et, avant lui, Glisson, avaient nommé *Irritabilité;* en second lieu, que la matière n'est plus complétement passive, et qu'elle possède une force qui détermine en elle des mouvements en dehors de son moteur ordinaire ; enfin, que ce principe tend à rapprocher la Doctrine de Stahl du Cartésianisme, que cet auteur a cependant combattu avec autant de force que de succès.

La Pathologie de Stahl est parfaitement harmonique avec ces principes. Tout changement qui survient dans le corps humain, ayant l'âme pour

cause et pour facteur unique, la maladie ne peut être qu'une irrégularité, un trouble, un dérangement survenu dans le gouvernement de l'économie (1). Il ne se préoccupe nullement des altérations humorales, des *âcretés* qui constituent la doctrine de Sylvius de Le Boë et de Willis, dont les livres avaient été entre ses mains pendant sa jeunesse. Il affirme que la crase des liquides du corps vivant ne change pas autant qu'on l'a cru dans les écoles chimiques, et que d'ailleurs leur mouvement continuel ne leur laisse pas le temps d'agir sur les organes qui les renferment. La nature seule, ou le principe actif de la vie est affecté dans les maladies. Préoccupée sans cesse du soin de la conservation de son support, elle réagit contre les causes ennemies, elle excite les mouvements toniques, les dirige, détermine des congestions ou des excrétions qui amènent la solution du mode d'être pénible qui la domine (2). Il est clair que ces principes ne sont que la proclamation du Dogme hippocratique, de l'Autocratie de la nature ; et l'on ne verra, sur ce point, aucune différence entre Stahl et l'Ecole de Cos, si, en se bornant au fait lui-même, on ne tient pas à en

---

(1) Théor. médic., pag. 602.

(2) Stahl et Lasius, *Dissert. de Autocratia naturæ; Halæ*, 1696.

découvrir la cause, si surtout on ne veut pas la trouver dans l'intervention de l'âme pensante.

La Pléthore sanguine est pour Stahl la cause la plus ordinaire des maladies ; de là, l'utilité des hémorrhagies dont il a singulièrement exagéré la fréquence et les avantages.

La Thérapeutique de cet illustre auteur dérivait naturellement des prémisses physiologiques et pathologiques que nous venons d'énoncer. Ainsi la fièvre, cette insurrection de l'âme contre les causes de trouble, est toujours utile ; c'est par elle que le travail curateur s'accomplit le plus souvent, et si l'on meurt quelquefois avec elle, jamais on ne meurt par elle.

Le second principe thérapeutique consiste à admettre que les mouvements provoqués par la cause active dans les maladies sont presque toujours suffisants ; que cette cause connaît sespropres besoins, dirige les mouvements dans le sens le plus favorable. Avec le secours des forces toniques qui en sont les instruments, elle amène des crises dont l'accomplissement peut être dangereux, mais dont le principe comme le but est utile et même nécessaire. Il suit de là que pour venir au secours de l'organisme, le médecin doit bien comprendre la nature, le sens et le but des mouvements qu'elle provoque, des actes qu'elle accomplît, et de la *méthode* qu'elle entend suivre pour arriver au résultat, qui est la

guérison. L'action médicale n'est donc que synergique de l'action naturelle; la puissance extérieure doit se combiner avec l'activité domestique pour qu'elles coopèrent régulièrement, et qu'elles marchent d'une façon harmonique vers le même but. L'expectation est donc la loi générale de la Thérapeutique de Stahl, mais non pas l'expectation paresseuse de Gédéon Harvey (1), qui se croise les bras sous sa robe doctorale et demeure, dans tous les cas, tranquille témoin des efforts naturels; mais cette expectation, qui n'est qu'une des formes de l'attention, qui est prête à tout événement, et qui peut au besoin secourir la nature impuissante d'une manière énergique.

La matière médicale de Stahl est extrêmement bornée; les sudorifiques, la saignée et quelques moyens tempérants, surtout le nitre, en font la base. Comme il avait observé que la transpiration est la crise la plus fréquente des maladies, il cherchait à provoquer cette évacuation dans la plupart des fièvres, même des fièvres intermittentes. Il condamnait, dans ces dernières, l'usage du quinquina, qu'il accusait de n'être qu'un palliatif aussi impuis-

---

(1) Gédéon Harvey ayant publié une dissertation intitulée : *Ars sanandi nudâ expectatione*, qui n'était qu'un pamphlet de mauvais goût contre les médecins agissants, Stahl crut nécessaire de lui répondre, et le mémoire qu'il publia à cette occasion, il l'intitula : *Ars sanandi cum expectatione.*

sant que dangereux ; impuissant, parce qu'il n'empêchait pas habituellement la fièvre de revenir après son administration ; dangereux, parce qu'il provoquait des altérations matérielles dans les organes glandulaires abdominaux, et qu'il entraînait souvent la phthisie.

Il usait assez largement de la saignée, non pas pour remplacer une crise hémorrhagique que la lancette ne peut jamais remplacer, mais pour provoquer, favoriser, développer ou accélérer un mouvement critique indiqué qui s'effectuait péniblement.

Dans les maladies chroniques, il cherchait habituellement à provoquer un molimen hémorrhoïdal, parce qu'il avait observé que l'engorgement du système veineux abdominal, est la cause la plus fréquente des affections morbides de cette nature. *Vena porta, Porta malorum.* C'est surtout chez les hommes, et chez les hommes d'un âge mûr, qu'il cherchait à donner au sang cette direction : il explique pour quel motif dans sa belle dissertation *De morbis œtatum.*

Il avait une répugnance extrême pour tous les remèdes excitants, et surtout pour le fer que F. Hoffmann, son collègue et son rival, exaltait à côté de lui. Comme les plus grandes intelligences ne sont pas toujours à l'abri des faiblesses de l'humanité, on a généralement attribué aux sentiments d'inimitié pour le parrain, l'antipathie qu'il avait vouée à cette substance.

Telle a été la célèbre doctrine de l'animisme qui, née dans la petite université d'Iéna, et professée dans celle de Halle, s'est répandue peu à peu dans l'Europe entière et a fini par avoir un retentissement immense. Elle pénétra de bonne heure en France par Strasbourg où le professeur Nenter l'enseigna avec éclat, et Sauvages la répandit dans le Midi de notre patrie du haut de sa chaire de Montpellier.

D'après ce que j'ai dit, il est aisé de voir en résumé que Stahl fut le continuateur direct d'Hippocrate et de Van Helmont, qu'il rappela les médecins à l'autocratie de la nature, mais qu'il défigura la médecine par l'exagération même du principe qui la vivifiait, en n'admettant qu'une cause d'action, l'*Ame*. En pathologie, il est de l'école d'Hippocrate aussi bien que Van Helmont, parce qu'avec eux, il va chercher la cause des maladies dans *l'indivisible;* mais il s'éloigne de la doctrine de Cos, en assignant à toutes les affections morbides un caractère utile, tandis que cette école en avait admis de trois ordres, au point de vue de leur rapport avec les intérêts du système, c'est-à-dire des maladies avantageuses, des maladies mauvaises et des maladies mortelles, *το αγατὸν, το κακὸν, το θανασιμὸν.* Il s'éloigne surtout de Van Helmont, qui regardait toutes les maladies comme nuisibles.

De ces principes pathologiques, découlait une

thérapeutique trop souvent inactive et un trop grand mépris pour l'action et l'utilité des remèdes.

Au point de vue clinique, les travaux immenses de Stahl ont été fort avantageux. Généralement on ne connaît ce grand professeur que par l'hypothèse qu'il a créée, et l'on ne sait pas assez tout ce que ces livres renferment de détails pratiques. L'analyse profonde qu'il a donnée de certaines maladies, les rapports qu'il a établis entre quelques autres, sont dignes de toute admiration, et il est vraiment à regretter que maîtres et disciples, professeurs et praticiens n'étudient pas davantage ce qu'il a écrit sur l'hypocondrie, le calcul, la goutte, la mélancolie, et ne méditent pas davantage les rapports étiologiques qu'il a signalés entre ces maladies et les engorgements du système veineux abdominal.

Enfin, l'harmonie qui règne dans toutes les parties de la doctrine animiste, indique une grande puissance de conception, et la rend à plusieurs égards digne d'Hippocrate et de Platon, dont elle semble dériver.

ARTICLE III.

De la Doctrine de Barthez et de l'Ecole de Montpellier.—De leur influence sur la Pathologie et la Thérapeutique générales.

L'on avait dit à Montpellier du temps de Barthez, que la Doctrine de ce dernier descendait en ligne di-

recte de celles de Van Helmont et de Stahl, et que la différence qui les sépare, est établie par des nuances graduellement décroissantes dont Sauvages, La Case et Bordeu sont les représentants. Bichat, à Paris, Fréd. Bérard, à Montpellier, se sont faits les échos de cette erreur, que l'irréflexion a propagée. Elle a pu être justifiée jusqu'à un certain point, par ce fait que l'hypothèse de Stahl, ayant été successivement modifiée, que l'âme ayant peu à peu perdu les prérogatives importantes dont on l'avait douée, il résultait de ces changements successifs, quelque chose qui n'avait pas de nom, dont les attributions étaient mal définies, qui n'était ni l'âme, ni le principe vital, mais qui tendait à revêtir les caractères de ce dernier. Il est vrai que Sauvages, adoptant les principes de Dolœus, plutôt que ceux de Stahl lui-même, rendit l'animisme plus conforme à l'observation clinique; il est vrai que Bordeu combina la Doctrine de Stahl avec certains principes de Van Helmont, et associa le pouvoir de l'âme à certaines facultés de la fibre nerveuse; il est vrai que les théories obscures, embarrassées, souvent contradictoires de La Case et de Desèze, tendaient à soumettre le principe quelconque de la vie à des lois spéciales et à le rendre indépendant des affections de l'âme pensante; il est vrai enfin que de là au vitalisme, il semble n'y avoir qu'un pas. Barthez a nié cependant avec une grande énergie

cette assimilation et contesté cette descendance. Il a fait plus, il a combattu avec une extrême vigueur ses parrains supposés. Pas un seul article fondamental en Physiologie, sur lequel il n'ait attaqué, par des arguments qui lui sont personnels, les théories de Van Helmont et de Stahl. Il résulte clairement de cette réfutation, non pas seulement que ces Doctrines manquent d'analogie, mais encore qu'elles sont diamétralement opposées. C'est surtout par la méthode philosophique qui a présidé à leur constitution respective, qu'elles se différencient essentiellement, et cette différence radicale me permet d'affirmer que Barthez ne descend que de lui-même, qu'il est à lui seul toute sa généalogie, bien qu'il ait pour précurseurs éloignés Hippocrate et Bâcon. Certainement, il est possible de retrouver dans Van Helmont et Stahl plusieurs faits généraux que Barthez a reconnus, tel celui de l'existence de deux individualités dans l'homme; mais tant de philosophes païens ou chrétiens l'avaient dit avant ces médecins! Les *Ideæ morbosæ* de Van Helmont, les forces toniques, l'activité du principe sentant de Stahl, sont passées dans Barthez d'accord; mais ce sont là des détails qui remontent à Hippocrate et à Galien. Qu'on me montre quelque rapport dans les idées fondamentales et dans la philosophie! je le crois impossible.

Le caractère dominant de la philosophie de Bar-

thez, est l'union systématique de tous les faits anthropiques opérée d'après les règles de la méthode expérimentale. De là résulte cette différence radicale entre Barthez et Stahl, et tous les systématiques antérieurs ou contemporains, à savoir : que l'animisme de ceux-ci est une hypothèse gratuite, tandis que le vitalisme du premier est une Induction rigoureuse. Il est bien vrai pourtant que les prédécesseurs et les collègues de Barthez, à Montpellier, avaient reconnu les avantages et l'incontestable supériorité de la méthode expérimentale ; il est bien vrai que dans deux dissertations célèbres (1), Sauvages avait expressément recommandé cette méthode par ces paroles : « Il faut s'habituer à reconnaître l'existence d'une force invisible, partout où l'on rencontre des effets évidents, divers. » Mais il oubliait aussitôt ce principe, en admettant que l'Ame est la *cause invisible et unique* des phénomènes de la vie.

Barthez fit donc le premier et le seul une véritable réforme, en introduisant dans la science de l'homme la Philosophie Bâconnienne, dont l'utilité était entrevue depuis longtemps, mais dont personne encore n'avait appliqué les principes aux objets de la nature. Il créa ainsi la philosophie naturelle de l'homme, qui seule est une véritable

(1) *Motuum vitalium causa*, in-4°, *Mons.*, 1741. — *De Animæ imperio in cor*, in-4°, *Mons.*, 1760.

science, parce que seule elle cherche les causes des phénomènes, et qu'elle classe et généralise convenablement les faits. Je ne puis cependant m'empêcher de reconnaître qu'emporté par le besoin de se défendre, Barthez a été injuste envers Stahl, auquel il a refusé tout autre qualité que celle de savant chimiste. Les successeurs de l'illustre chancelier ne se sont pas associés à lui sur cet objet, ils ont reconnu que Stahl a été fort utile à la science, en combattant le matérialisme cartésien, et ils ont constaté ses éminentes qualités comme historien et analyste des maladies. Je n'ai, pour mon compte, rien à retrancher des éloges que j'ai cru devoir lui donner dans le précédent chapitre.

Conformément aux règles de la Philosophie dont je viens de parler, Barthez établit les principes suivants : 1° Il existe dans l'homme et dans les animaux des phénomènes incommensurables avec ceux de la physique; ce sont des sensations, des mouvements, des transformations de substances étrangères en substances organiques ou assimilations, des transformations contraires ou désassimilations, des générations, des régénérations, etc., etc. Ces phénomènes sont trop différents des changements qui se passent dans la matière, pour qu'on puisse les soumettre aux mêmes lois. Il est indispensable de les rapporter à une cause de nature inconnue, qui se trouve dans le corps des animaux et fort diffé-

rente de celles qui sont depuis longtemps connues. Cette cause nouvelle, c'est la Vie, ou la Force vitale, ou le Principe vital, le nom importe peu, pourvu qu'il ne rappelle pas une hypothèse quelconque, et qu'il exprime le fait dans sa nudité expérimentale. Ceci n'est pas nouveau, dira-t-on, et avant Barthez un principe de vie avait été admis par un grand nombre de physiologistes modernes. Oui, en effet, Cullen avait dit que l'action nerveuse n'est autre chose que la vie; Hoffmann avait affirmé que le fluide nerveux n'est que cette puissance; Stahl que la vie dépend de l'âme, etc., etc. Oui, en effet, les phénomènes vitaux ont été rapportés tantôt à la sensibilité, tantôt à l'irritabilité; par les uns à la force nerveuse, par les autres à l'incitabilité, par plusieurs à l'arrangement moléculaire des parties, par quelques-uns à la combustion, etc. Mais ne sont-ce pas là des hypothèses dont rien ne justifie la légitimité et toutes imaginées pour expliquer ce qui est inexplicable? Qu'on m'indique un seul physiologiste qui, avant Barthez, ait présenté la vie comme une notion abstraite, comme un fait, comme un mouvement propre aux êtres vivants, dont il faut étudier les lois d'après l'expérience, comme un principe inductivement extrait de l'ensemble des faits qui se passent dans l'homme et dans les animaux? Il n'en existe pas.

2° Dans la combinaison des phénomènes vitaux

élémentaires, qui s'unissent ou se succèdent pour constituer une fonction hygide ou pathologique, on remarque une liaison, un enchaînement qui n'ont point d'analogues dans les corps inanimés. Ici, tout se passe suivant les lois de la nécessité qui seules gouvernent la matière organique; un phénomène en entraîne toujours un autre, et il existe, dans cette succession, une proportionnalité exacte. Dans l'ordre de la vie et dans les faits qui sont de son domaine, rien de pareil ne se rencontre, la filiation des actes successifs peut être modifiée suivant des convenances accidentelles; on ne saurait donc la regarder comme invariable.

3° En outre, il arrive que des parties souvent fort éloignées les unes des autres, qu'aucun lien apparent n'unit, qui ne peuvent se transmettre mutuellement aucune excitation, sont associées pour l'accomplissement des fonctions normales ou morbides, et entrent simultanément en action. Cette harmonie synergique, cette sympathie générale nous obligent à admettre dans le corps humain l'existence d'un principe d'*Unité*, que Barthez formule sans le rattacher à aucune des nombreuses hypothèses qui avaient été imaginées avant lui pour l'expliquer, telles que: oscillations variées à l'infini des fibres ou des membranes; fluides imaginaires admis sous le nom d'*Esprits*, etc., sans proposer lui-même une supposition à la place de celles-là.

4° Cette unité ne peut pas être confondue avec l'unité psychologique, puisque la conscience, qui sent la première, sert à la distinguer de l'unité vitale qu'elle ne sent pas.

5° La cause, quelle qu'elle soit, qui constitue l'unité vitale, est une cause qui agit activement sur les organes, et cette *Activité* est un de ses attributs fondamentaux.

Voilà donc l'homme constitué par une analyse fondée sur les règles de la méthode expérimentale, et constitué de trois principes, conformément au dogme d'Hippocrate, principes qui étaient admis par le Vieillard de Cos, plutôt comme résultat d'une révélation instinctive, que comme conséquence d'une philosophie inattaquable. Ces principes élémentaires sont 1° un agrégat matériel; 2° une force de vie; 3° une puissance intellectuelle; et il n'y a, dans la chaîne qui lie ces trois vérités, place pour aucune supposition gratuite. Elles sont établies d'après l'observation même des phénomènes vitaux et l'étude de leurs lois.

Lorsque Barthez introduisit dans l'enseignement médical à Montpellier et répandit en France par ses écrits la Doctrine dont je viens de rappeler les principes fondamentaux, le Solidisme régnait à Montpellier, où il était enseigné par Théophile Bordeu et appliqué par lui à la Pathologie. Bordeu, en effet, rapportait les maladies à deux causes principales :

ou bien à une altération organique qui gêne les fonctions, ou bien à une action augmentée ou diminuée des parties. Barthez, pour être conséquent avec lui-même, devait combattre les théories matérialistes de son illustre ami. Il fit voir, en effet, l'incongruité de cette Pathogénie. Il démontra que dans la généalogie des phénomènes morbides, on ne pouvait jamais s'arrêter aux altérations matérielles des solides ou des fluides, mais qu'il fallait toujours remonter jusqu'aux affections de la force vitale chargée de maintenir leur constitution matérielle, et dont l'action affaiblie ou l'activité pervertie avait permis ou exécuté de telles dégradations. Il fit voir, en outre, qu'une lésion physique quelconque peut nuire de deux manières bien distinctes : soit en gênant purement et simplement l'action de la cause vitale, soit en provoquant dans celle-ci des phénomènes insolites. De là, le principe de la distinction des modes morbides : 1° le mode morbide *réactif;* 2° le mode morbide *affectif*. Barthez n'avait pas de répugnance à appliquer à celui-ci l'expression de Van Helmont, et il l'appelait volontiers *Idée morbide*.

Le mode morbide réactif et le mode morbide affectif sont les deux points fondamentaux de la Pathologie de Montpellier, ceux qui la caractérisent. Il importe de connaître leurs différences précises.
1° Le mode morbide réactif est l'effet naturel et méta-

physiquement constant de l'impression d'une cause malfaisante, extérieure à l'unité vitale. J'appelle effet *métaphysiquement constant*, l'effet naturel et presqu'infaillible d'une cause, par opposition avec l'*effet physique*, lequel est immanquable. L'essence du mode morbide réactif consiste en cela, qu'il n'est que l'expression de l'état défavorable où se trouve la force vitale par l'impression de la cause malfaisante, de sorte que si cette cause est ôtée, la réaction disparaît. Mais il est rare qu'une réaction d'une certaine intensité ne devienne pas l'occasion d'une affection, en provoquant dans la force vitale le mode morbide de second ordre. Cette affection sera variable suivant les dispositions ou originelles ou acquises. Par exemple, toute cause vulnérante est suivie d'une affection qui est indispensable pour le rétablissement du désordre, pour l'expulsion des corps étrangers, pour la suppression des hémorrhagies, pour la réintégration, régénération ou réparation des parties. En outre, la cause vulnérante, alors qu'elle est très intense, amène souvent et *occasionnellement* une affection profonde dans la force vitale, affection dont les résultats peuvent être très dangereux. C'est cette affection que les Chirurgiens nomment aujourd'hui *Traumatisme*. Cette expression n'est pas sans inconvénients, car elle doit comprendre toutes les *affections* traumatiques, savoir : les premières que j'ai indiquées et qui sont des fonctions morbides

nécessaires, des opérations naturelles médicatrices qui doivent amener la guérison, fonctions que dans le langage ancien on nommait maladies *recorporatives*. Elle doit renfermer aussi les affections de la seconde espèce qui peuvent être fort redoutables et qui, dans aucun cas, ne sont directement utiles. Or, il serait très convenable de ne pas comprendre sous la même dénomination des affections de nature si opposée. C'est pour cela que M. Lordat aurait voulu qu'on réservât le nom de *Maladies traumatiques* pour les affections de la première espèce, et qu'on donnât aux secondes celui d'*Affections blabéiques* (1).

2° Il n'est pas aussi aisé de bien caractériser et de rendre intelligible la notion du mode morbide affectif. On peut dire cependant que c'est une modification survenue, *per se*, suivant l'essence de la cause de la vie, soit en vertu de sa constitution originelle, soit sous l'influence d'impressions extérieures qui ont agi sur elle, non comme causes naturelles efficientes, mais comme causes occasionnelles capables d'efficacités diverses, suivant l'état originel ou les dispositions actuelles de la force vitale. Ici, il n'y a aucun rapport entre les dernières impressions reçues et la production du phénomène. Il se passe dans le système vital, par rapport à l'action de ces causes, ce qui a lieu dans le monde moral, alors qu'un homme devient l'ennemi irréconciliable

(1) De Βλάϐη qui signifie, suivant Galien, lésion dangereuse.

d'un autre, à l'occasion d'une plaisanterie jugée graciable aux yeux de tous (1). Dans les deux cas, le résultat n'a éclaté qu'après un travail long et tacite, que Bâcon appelait le *progrès caché*, provoqué par des impressions défavorables assez légères pour qu'elles aient été inaperçues, mais assez fréquentes et assez assidues pour que la force vitale ait été longtemps et péniblement fatiguée. Le résultat n'a été atteint que par la répétition des *susceptions* défavorables de la force vitale dans le premier cas, et par des réflexions réitérées dans le second. Dans la sphère morale, on appelle *Prémédités* les actes qui sont la conséquence des passions ainsi suscitées. La même expression peut s'appliquer aux schématismes de la force vitale, qui sont la suite d'une affection.

La distinction des deux modes morbides de la force vitale n'est pas moins importante en médecine, que ne l'est celle des deux ordres de sentiments dans la législation, la morale et la société. Il n'est, on le voit, bien facile de comprendre la nature et l'origine du mode morbide affectif, qu'en le comparant au travail progressif qui s'accomplit dans l'intelligence, dans la formation des Passions. Cette comparaison qui est du plus grand secours et qui rend à la Pathologie les plus signalés services, n'est

---

(1) Lordat, *Lettre à M. Donné*, p. 72.

pas nouvelle ; elle avait été entrevue par Fernel. Mais ce ne fut chez lui qu'un trait de lumière , qui demeura improductif , faute d'application ; Barthez ne s'en servit pas davantage , mais son savant élève et son ami M. Lordat , a obtenu par son secours de merveilleux résultats.

Un autre Principe non moins fécond de la doctrine pathologique de Barthez, c'est la connaissance des *Éléments* constitutifs des affections. En voici le résumé : toutes les maladies peuvent se résoudre en un nombre très circonscrit de phénomènes élémentaires qui sont la conséquence de modifications vicieuses de la puissance vitale : ces phénomènes sont ceux que j'ai déjà signalés, savoir : des altérations de la sensibilité, des mouvements insolites , une viciation de la constitution chimique ou de la crase des humeurs. Une affection pathologique pouvant toujours se réduire en un ou plusieurs de ces Eléments, le but de l'analyse clinique est de rechercher leur nombre, leur nature et leur dominance relative. C'est là le fondement de cette doctrine élémentaire qui a été appliquée avec tant de succès à la Thérapeutique et qui constitue le caractère essentiel de la médecine pratique de Montpellier. Elle a été assez vicieusement reproduite dans ces derniers temps à Montpellier même , pour qu'il ne soit pas inutile d'en rappeler les principes.

Barthez d'accord en ce point avec Dumas, a re-

gardé comme *Elément morbide* tout acte constitutif essentiel de la maladie, ou mieux, toute affection simple primitive, donnant lieu à des symptômes constants. Sous le nom d'Affection simple, ils désignent une lésion, altération ou modification de la force vitale.

D'autres et parmi ceux-ci se trouvent F. Bérard, confondent l'*Elément* avec l'*Affection* essentielle, que celle-ci soit simple ou composée. Ils veulent, en outre, que ces affections constituent une source d'indication, et ils sont prêts à donner le même nom à tout phénomène d'une maladie indiquant quelque chose.

Pour bien faire saisir par un exemple la différence radicale de ces définitions, je dirai que l'inflammation est pour les derniers une affection élémentaire, par conséquent indécomposable et fournissant à elle seule toute l'indication; tandis que pour Barthez et ses principaux interprètes, l'inflammation peut être soumise elle-même à l'analyse qui y découvre plusieurs affections élémentaires simples, telles que, la fluxion, la douleur ou hypéresthésie, la phlogose. Cet instrument logique peut même déterminer les rapports de dominance de chacun de ces éléments, et donner ainsi à la Thérapeutique plus de lumière et de sûreté (1).

---

(1) Voir, pour plus de détails, l'exposition de cette méthode par M. Golfin dans : *Etudes Thérapeutiques sur la pharmacodynamie*, pag. 82.

Les cas dans lesquels la clinique invoque le secours de l'analyse, sont de deux ordres : 1° dans une maladie qui est formée de deux affections morbides, unies ensemble par coïncidence ou par complication, comme dans le cas d'union intime de la syphilis avec le scorbut ; dans la complication assez commune de la malignité avec le génie périodique, où il peut arriver que l'affection intermittente se dissipe et que les symptômes typhoïdes restent. 2° Dans une maladie dont l'affection simple ne peut pas être éteinte faute d'un spécifique et dont l'appareil formel, l'ensemble des symptômes simultanés ou successifs, la série des manifestations peuvent être séparés, distingués, attaqués et détruits ensemble ou séparément. On arrive ainsi à protéger les organes menacés et l'on donne à l'affection le temps de s'épuiser spontanément. Dans une pneumonie épidémique dangereuse, il y a deux éléments principaux : l'affection épidémique généralement inconnue, et l'appareil fluxionnaire inflammatoire qui menace les poumons. Par la pensée, je distingue l'affection d'avec la manifestation, et ne pouvant détruire la première, l'analyse me donne le pouvoir d'entraver, de suspendre, de diminuer ou de détruire la réalisation inflammatoire, et d'attaquer celle-ci par des moyens divers, suivant que les éléments fluxionnaires, phlogistiques ou douloureux dominent.

Enfin, un dernier principe Pathologique consiste à étudier toujours les maladies dans leurs rapports avec les intérêts des sujets qui les éprouvent. Trois circonstances différentes peuvent alors se présenter : ou bien la maladie est directement hostile à celui qui la souffre, et ce cas est malheureusement trop fréquent; ou bien elle résulte de déterminations vitales sans objet, elle est indifférente et se borne à fatiguer le système sans bénéfice actuel ni futur; enfin, il peut arriver qu'elle soit une véritable fonction morbide, suscitée dans un but avantageux, et pouvant profiter au système qui la subit.

Ce n'est que sur la considération attentive de l'ensemble de ces principes canoniques, et sur les réflexions qui en découlent que l'action thérapeutique peut être fondée. Cette action, différente suivant les cas, est réglée conformément à ce que Barthez appelle des Méthodes Thérapeutiques, c'est-à-dire une réunion de formules qui servent à classer convenablement dans le cours d'une maladie, les moyens indiqués par la nature des éléments et par les tendances de la force vitale. Ces méthodes ont toutes pour but général d'agir sur le principe unitaire, dont les déterminations peuvent seules amener dans le corps humain les changements salutaires qui déterminent la guérison. Suivant qu'elles se proposent de seconder, accélérer ou régulariser une disposition avantageuse en enlevant tous les obstacles qui pourraient l'en-

traver ou la faire dévier; suivant que, décomposant les affections complexes en leurs élements, ou distinguant avec précision des Affections simples, unies par coïncidence ou complication, elles attaquent directement ceux qui peuvent être dangereux, abandonnant les autres aux soins du principe conservateur; suivant enfin que ne pouvant agir ni de l'une ni de l'autre façon, elles luttent de front contre les affections perverses, par des moyens dont l'expérience a démontré l'utilité, elles portent les noms de *Naturelles*, *Analytiques* ou *Empiriques*.

Telle est la doctrine de Barthez considérée sous le triple point de vue physiologique, pathologique et thérapeutique; elle est devenue celle de l'Ecole de Montpellier.

D'après ce qui a été exposé, il est évident que ce grand médecin a ramené dans le giron de l'école Hippocratique les esprits ardents qui s'en étaient écartés. Le plus grand service qu'il a rendu à la science de la nature humaine, celui qui, à mes yeux, paraît le plus digne de reconnaissance, c'est de nous avoir dirigés dans l'intelligence de la méthode inductive de Bâcon, et dans l'art d'en appliquer les règles, quand il s'agit de l'analyse et de la théorie du Dynamisme humain. Au moyen des exemples qu'il nous a donnés sur la manière de concevoir la force vitale humaine, sur l'étude des affections morbides, sur les influences que nous

pouvons exercer, lorsqu'il nous importe de gouverner les affections de cette puissance, de les éteindre ou d'en conjurer la tendance malfaisante; il a imprimé à l'art médical une direction telle, que l'artiste ne se perd jamais dans les cas même les plus insolites, et qu'il sait toujours où est le point vers lequel il doit diriger ses efforts.

J'ai dit que l'influence de Barthez avait entraîné à sa suite l'école de Montpellier, et que sa doctrine est devenue celle de cette école célèbre. Pour être complétement dans la vérité, je dois ajouter que la manière de philosopher de ce grand homme n'a pas été acceptée par tous ses élèves dans son ensemble, et que quelques-uns y ont fait d'importantes additions. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, Dumas trop souvent dominé par le sensualisme moderne, s'efforça pendant longtemps de détruire ce qu'il appelait les abstractions de son maître, et moins sceptique que lui, sur la cause de la vie, il parut avoir du penchant à réduire la physiologie à un vrai matérialisme, en se rapprochant de Bichat. M. Lordat, après avoir savamment commenté, développé et agrandi la plupart des dogmes fondamentaux de la doctrine de son illustre ami, avec cette philosophie puissante et cette ampleur de vues qui sont les caractères dominants de son talent; après avoir renforcé et rendu inattaquable le principe fondamental de l'*Unité*, trop

souvent incompris ou négligé, M. Lordat, dis-je, a rendu un service considérable à la Didactique médicale, en facilitant l'intelligence des affections morbides par leur comparaison avec ce qui se passe dans l'ordre intellectuel. Il a fait plus, il a ajouté à la science de l'homme, un chapitre si important, qu'il constitue à lui seul une science tout entière. Je veux parler de la *Doctrine de l'alliance du dynamisme humain*, qui établit sur des bases réelles la théorie jusqu'alors incertaine de la mémoire, des rêves, des passions, des morosophies, des délires, des hallucinations, et qui est destinée à rendre d'éminents services non seulement à la Pathologie et à la Thérapeutique, mais encore à la médecine légale et à l'esthétique.

Je ne puis abandonner l'école de Montpellier et la doctrine de Barthez, sans signaler les services importants qu'elle a rendus à la chirurgie. Elle a démontré la nécessité d'unir cette partie si importante de la science avec la médecine et de les fondre dans une même unité (1). L'homme est *Un*, la science qui le prend pour sujet doit être unitaire comme lui. Que la Thérapeutique se propose d'agir sur les parties, ou sur l'indivisible, son principe fondamental et sa direction générale doivent être les mêmes. Il est en effet évi-

---

(1) Barthez, *Discours sur le Génie d'Hippocrate*, pag. 23.

dent pour tous, que lorsque la chirurgie modifiant les organes par les diverses opérations qui constituent son vaste domaine, lorsque le taxis, l'exérèse, la synthèse, la diérèse, la prothèse, etc., ont placé le système matériel dans des conditions favorables, tout n'est pas fini, et que l'intervention de la force vitale est alors nécessaire pour compléter ce qui a été commencé par elles. Or, on ne peut agir sur la puissance de la vie que par la Thérapeutique médicale, par tous les moyens dont elle dispose, et en se conformant aux règles des méthodes thérapeutiques. De plus, par le secours de la doctrine de Montpellier, la chirurgie sait pressentir et distinguer les conséquences directes du traumatisme chirurgical, lequel, comme toute violence extérieure, peut développer des modes de réaction et des affections très diverses. Enfin, dans certains cas, elle impose des bornes à l'action manuelle, en démontrant les dangers des tentatives, alors que le mal topique n'est que la conséquence d'une affection qui trouve une certaine satisfaction dans sa production, et que la suppression de ce travail peut rendre plus fâcheuse (1).

C'est évidemment à la connaissance de ces divers principes et à l'influence de la médecine, que l'école chirurgicale de Montpellier est redevable de ses

---

(1) Voir la thèse de M. le docteur Vailhé. Montpellier, 1840.

grands et incontestables succès. Je sais qu'ailleurs on les attribue à des causes d'un autre ordre et qu'on prétend les expliquer, en invoquant l'assistance des conditions climatériques. Si ce prétexte se contentait d'adoucir les blessures de l'amour-propre, sans nuire à la vérité, je n'en parlerais pas; mais il n'est pas exact d'affirmer que c'est là l'unique raison des différences fournies par la statistique, alors que l'on sait que la Pratique chirurgicale est toute différente dans les Ecoles de Montpellier et de Paris, et que les livres qui émanent de ces deux villes présentent la même opposition. Ici, les ouvrages des chirurgiens sont pleins de principes médicaux. Qu'on jette les yeux sur ceux de Vigarous, de Delpech, de Serres, de MM. Estor et Dubrueil, sur ceux du jeune et brillant Professeur qui est en ce moment à la tête de la Clinique externe, et l'on sera aisément convaincu de cette vérité. A Paris, au contraire, c'est la chirurgie, ses dogmes, ses tendances, son diagnostic, son étiologie, sa thérapeutique qui se sont emparés de l'enseignement oral, des livres et de la pratique. A Montpellier, tout est médical, même l'anatomie, même la chirurgie ; à Paris, tout est chirurgical et anatomique, même la médecine.

CHAPITRE IV.

Des Doctrines Hypothétiques.

Jusqu'à ce moment nous nous sommes occupés de la partie fondamentale de la science. Les doctrines que nous avons successivement examinées et que nous avons nommées *Historiques* , auraient pu être désignées aussi bien sous le titre de *Canoniques*. En effet, même au milieu des hypothèses sur lesquelles certaines d'entre elles reposent , on découvre un principe immuable, qui a résisté à la contagion du voisinage et survécu à la ruine et aux modifications perpétuelles des systèmes environnants. Il est temps d'examiner maintenant les doctrines du second ordre, celles que je nomme *Hypothétiques* et qui se distinguent des précédentes par les caractères suivants :

1° Elles sont généralement instables, et cette instabilité découle de leur nature même. Comme elles ne reposent, en effet , que sur des suppositions gratuites , sur l'admission arbitraire de certaines causes abusivement généralisées, que par conséquent , elles ne peuvent rendre compte de tous

les faits, il est naturel que ceux qu'elles laissent en dehors d'elles, frappent les esprits, et les disposent à la recherche et à l'adoption de causes d'une autre nature, souvent tout aussi insuffisantes que les premières. C'est ce qui explique leur nombre, leur variété et leur succession dans le courant des âges.

2° Elles laissent peu de traces de leur passage. Examinez celles qui, pendant quelque temps, ont entraîné la multitude, bouleversé le monde et fait considérer leurs auteurs comme des demi-dieux; que reste-t-il d'elles, que reste-t-il d'eux? Un oubli souvent injuste par son exagération.

3° Envisagées au point de vue le plus favorable, elles ne font jamais avancer la science dans son ensemble, et tous leurs efforts se bornent à la constatation de quelques vérités partielles. Ce caractère est la conséquence forcée de leur constitution. Comme elles ne reposent jamais sur la connaissance de l'homme tout entier, qu'elles sont fondées sur la généralisation arbitraire d'un fait propre à l'homme vivant, ou extérieur à lui, il en résulte que les faits qui se rattachent directement à ce fait principe, peuvent seuls être éclairés par son étude approfondie.

4° Enfin, les auteurs des systèmes hypothétiques ne sont pas toujours convaincus de leur légitimité; il serait possible et facile d'en citer des exemples. Mais ceux qui les adoptent le sont sou-

vent moins encore, et c'est ce qui explique pourquoi tant d'hommes en changent comme d'un vêtement, abandonnent aujourd'hui ceux qu'ils adoptaient hier, et pourquoi surtout il n'est pas rare de rencontrer des médecins qui renoncent aux chimères dont s'était bercée leur jeunesse, alors que le temps et la maturité ont fortifié leur jugement.

Je n'ai ni le devoir ni la possibilité de passer en revue toutes les doctrines hypothétiques modernes. Je dois me contenter d'en examiner quelques-unes assez attentivement, pour voir quelle influence elles ont exercée sur la Pathologie et la Thérapeutique générales. Le tableau que j'ai présenté à la page 36 est loin de les renfermer toutes, et cependant je n'ose pas me promettre d'étudier même celles qu'il indique.

ARTICLE Ier.

Doctrines solidistes. — Des Doctrines de Frédéric Hoffmann et William Cullen. — De leur influence sur la Pathologie et la Thérapeutique générales.

Au moment où le célèbre Stahl professait à l'Université de Halle la doctrine Animiste, dont il était l'auteur, dans la même Université, tout à côté de lui, son collègue, son rival, je puis même dire son ennemi, Frédéric Hoffmann, jetait les fonde-

ments d'une doctrine toute contraire : et, sur les mêmes bancs, chose déplorable et pourtant trop commune, les mêmes élèves pouvaient, dans la même journée, entendre soutenir avec un égal talent, puis-je dire une conviction égale, la glorification de l'esprit et la glorification de la matière, l'Animisme et le Solidisme (1).

Le solidisme de Hoffmann, émanation éloignée, mais émanation réelle du système Iatro-mécanique des temps antérieurs, partait de ce principe que la matière qu'on avait si longtemps considerée comme inerte, et qui n'avait été étudiée que comme telle, par les partisans de Borelli et de Pitcairn, est cependant douée de forces particulières qui lui sont spéciales, que ces forces sont plus puissantes dans les corps organisés, et qu'elles sont toujours suffisantes pour expliquer les phénomènes qui se passent en eux. Hoffmann donne à ce système le nom de

---

(1) *Solidisme* et *Animisme* : ces mots présentent des significations non seulement différentes, mais même opposées. Les systèmes qui portent ces titres doivent être aussi contraires que les deux mots qui les indiquent. Nous verrons cependant qu'en plusieurs points les deux hommes qui les représentent se rapprochent au point de se confondre. Est-ce Stahl qui a agi sur Hoffmann, est-ce l'inverse ? Je ne sais, mais ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas pu se trouver longtemps côte à côte, sans agir mutuellement quoiqu'indirectement l'un sur l'autre. Ce fait n'est pas le seul de son espèce dans les annales de la Didactique médicale.

Mécanico-Dynamique, parce qu'il est fondé, en premier lieu, sur la connaissance du mécanisme des parties ; en second lieu, sur l'influence des forces substantielles inhérentes à ces parties et inséparables d'avec elles. Or, si les forces de la matière vivante sont substantielles, j'avais raison de dire que le solidisme de Hoffmann était une émanation du système Iatro-mécanique, qui lui même descendait en droite ligne du Cartésianisme.

Il est impossible de méconnaître l'influence que la philosophie de Leibnitz a exercée sur l'esprit de son ami Frédéric Hoffmann, alors que celui-ci s'occupait de la constitution de son système. Aux yeux de Leibnitz, les forces de la matière et celles de l'esprit se confondent ; les monades étant des atomes animés constituant tous les corps de l'univers, il en résulte que nulle différence réelle n'existe entre les corps organisés et les corps inorganiques, et que ceux-ci ne tarderaient pas à perdre les qualités négatives qui les distinguent des premiers, si nos sens ou les secours que nous leur prêtons étaient plus parfaits. Tous les corps possèdent donc en eux-mêmes les forces qui donnent la raison de leurs mouvements et la matière ne peut être passive (1). Le principe fondamental de la doctrine de Hoffmann n'était guère que la reproduction de celui-là. Il consiste à

---

(1) *Opera Leibnitzii*, in-4°, Genevæ 1768, p. 44-228.

reconnaître que le corps des animaux possède, comme tous les corps de l'univers, des forces matérielles à l'aide desquelles il opère ses mouvements (1).

Un second principe consiste à admettre que certains corps sont doués d'une activité plus grande que d'autres, parce qu'ils possèdent une *Ame*, c'est-à-dire une substance éthérée, volatile, venant du cerveau, qui est le facteur de toutes les actions organiques du corps des animaux. Cette substance a été plus tard appelée *fluide nerveux*. C'est elle qui, en se portant sur les diverses parties, y détermine les mouvements d'expansion et de contraction qu'on y remarque. C'est son absence ou sa diminution qui entraînent l'atonie. On voit que sur ce point Hoffmann et Stahl se touchent presque.

Les Doctrines de William Cullen et de Frédéric Hoffmann sont généralement considérées comme identiques. Il est vrai qu'elles appartiennent toutes deux à la classe des Doctrines Solidistes que nous examinons en ce moment. Elles se distinguent pourtant par de notables différences. Ces différences doivent être attribuées à l'influence que les découvertes de Haller, postérieures à Hoffmann, exercèrent sur les idées du réformateur Ecossais.

---

(1) Fred. Hoffm., *Medic. ration. Systhemat. de differentiis organismi*, vol. I, p. 42.

Hoffmann, il est vrai, avait aussi été précédé par Glisson, précurseur direct de Haller ; mais les expériences du professeur Anglais ne produisirent pas sur l'esprit de Hoffmann l'influence que reçut Cullen de celles de Haller. La doctrine de Cullen n'est que celle de Hoffmann, combinée avec les théories de l'irritabilité Hallérienne. Élève de Boerhaave, dont les idées mécaniciennes et les hypothèses humoristes avaient produit une fâcheuse impression sur son esprit, Cullen crut trouver la vérité dans la Doctrine de Hoffmann modifiée (1). Voici les changements qu'il y apporta et qui font de sa doctrine son exclusive propriété. Pour Hoffmann, la dilatation et le resserrement alternatifs des tissus, le mouvement d'expansion et de contraction, de systole et de diastole des capillaires, sont le résultat d'un fluide particulier, d'une matière éthérée, d'un impondérable qu'il nommait *Ame*. Ce fluide exerce son action sur la matière, qui ne possède d'autre force que celle de la nature morte, c'est-à-dire l'élasticité. Le mouvement d'expansion est donc passif, en tant qu'on le considère dans la matière qui l'exécute, l'activité ne se trouve que dans l'agent. Pour Cullen, les choses ne sont plus de même. Le spasme et l'atonie sont aussi les deux principes de

(1) Cullen, Eléments de médecine pratique, trad. de Bosquillon.

sa doctrine, mais ici le spasme est le fils de l'irritabilité hallérienne. Le mouvement est une réaction opérée par la fibre ou par le capillaire, en vertu du pouvoir de contraction qu'ils possèdent, aussi bien l'un que l'autre. Cette réaction est généralement provoquée par les agents extérieurs ; mais, en outre, l'irritabilité peut être mise en jeu par une matière vivante, substance nerveuse qui possède la sensibilité, tout comme la fibre possède le pouvoir moteur. Ces caractères différentiels établissent entre ces deux formes du solidisme une séparation qui ne permet pas de les confondre dans une même identité.

Quelle Pathologie, quelle Thérapeutique devaient correspondre pour Hoffmann et pour Cullen à de tels principes ? Nous allons le rechercher maintenant.

Je constate d'abord que les différences que nous avons signalées dans la doctrine physiologique de ces deux médecins, se retrouvent, mais affaiblies, dans leur Pathologie et dans leur Thérapeutique.

Pour F. Hoffmann, toute la Pathologie générale se meut entre deux termes extrêmes, qui sont : *le Spasme et l'Atonie.* Le Spasme rend compte de la plupart des maladies aiguës, l'Atonie du plus grand nombre des maladies chroniques. Le Spasme et l'Atonie peuvent se succéder ou s'appeler réciproquement, et de leur mélange résultent des maladies d'un troisième ordre. Les solides étaient donc seuls altérés, et lors-

que les humeurs venaient à l'être aussi, leur altération était consécutive et dépendait ou du spasme ou de l'atonie antécédents.

Mais la pratique, on le conçoit, ne pouvait pas s'accommoder d'une telle dichotomie, et son auteur, entraîné par l'évidence des faits, oubliait quelquefois ses principes impuissants. Ainsi, il affirme, en théorie, que la dyssenterie provient d'un spasme des intestins, mais il est plus tard obligé de reconnaître que ce spasme est occasionné par une matière âcre et corrosive, qui les irrite et y détermine les mouvements si pénibles qui sont le caractère de cette maladie. Les humeurs peuvent donc s'altérer avant les solides et en dehors d'eux. Ce langage n'est-il pas conforme à celui de Sylvius, et le rigoureux solidiste n'oublie-t-il pas que c'est pour combattre les erreurs de la secte chimique qu'il a cru nécessaire de lever une bannière nouvelle?

Il se rapprochait de Stahl, non seulement en théorie comme je l'ai dit, mais il s'identifiait presque avec lui, quand il regardait la pléthore comme la cause la plus commune des maladies. Il accordait une importance étiologique exagérée aux conditions physiques de l'air. Il les faisait étudier avec soin, et il espérait trouver dans leurs variations la cause directe d'un grand nombre de maladies et surtout des épidémies. Hoffmann attribue la fièvre au mouvement spasmodique qui chasse le sang du dehors

au-dedans, et qui exige de la part des vaisseaux sanguins une réponse se traduisant par une expansion.

La Doctrine des crises s'accommode mal avec la théorie des spasmes et de l'atonie, et il semble qu'en adoptant à peu près textuellement sur ce point les principes d'Hippocrate, Hoffmann ait encore fait une grave infraction à ses principes (1).

Dans la Pathologie de Cullen, l'atonie l'emporte sur le spasme comme cause et caractère des maladies. Toute la Doctrine des fièvres repose sur ce principe qu'elles sont un mouvement de réaction contre l'impression des causes extérieures dont la plupart débilitent. Cette théorie diffère profondément de celle de Hoffmann : elle supprime la première période de ces maladies, sur laquelle le médecin de Halle a tant insisté pour ne voir que la réponse ! Cette dissemblance devait se rencontrer, elle dérive de la différence théorique qui a été signalée. La nosologie fébrile de Cullen repose tout entière sur le degré de la réaction.

La théorie qu'il donne de l'inflammation est opposée aux idées Boerhaaviennes ; elle est fondée sur l'irritation des parties augmentée par l'afflux du sang.

Nous devons adresser à Cullen le reproche d'inconséquence, que nous adressions, il n'y a qu'un

---

(1) *Dissert. de Crisibus et diebus criticis.*

instant à Hoffmann. Son système solidiste exclut en principe les altérations humorales primitives, et généralement il laisse de côté la théorie des maladies qui ne pourraient s'expliquer que de cette manière. Cependant, forcé dans certains cas de dire son avis et de justifier sa pratique, il affirme qu'il existe certaines affections morbides inexplicables par le spasme ou l'atonie simples, telles par exemple que les affections scrofuleuses, qu'il rattache à une âcreté de la lymphe. Il s'efforce bien, il est vrai, de faire provenir cette âcreté d'une constitution vicieuse des vaisseaux lymphatiques et des glandes, mais la faiblesse de ses arguments indique assez son défaut de conviction.

Cullen adopte, comme Hoffmann, la Doctrine d'Hippocrate sur les crises et les jours critiques. Il fait seulement une remarque fort judicieuse, confirmée par la pratique, savoir : que dans les maladies fébriles, les mouvements critiques s'accomplissent à des jours différents, suivant le type des pyrexies.

L'études des jours critiques présente un fait d'une grande importance ; c'est celui des jours Indicateurs que Cullen et Hoffmann admettent également. Les jours indicateurs sont une des circonstances les plus propres à enchaîner les phénomènes successifs qui entrent dans la constitution de la crise, savoir : la crudité, la coction, la perturbation et l'évacuation. Je vois par là un mal existant : un travail laborieux

entrepris pour le détruire; un repos, quand la besogne est avancée ; un nouveau travail pour expulser ce qui est nuisible. Or, cet enchaînement est-il possible dans les cas où la maladie est une réaction, un spasme accidentel, une réponse à une impression malfaisante actuelle? Adopter la Doctrine des crises et des jours critiques, c'est adopter la Pathologie d'Hippocrate tout entière ; c'est donner le démenti le plus formel à tout système solidiste, dans lequel on ne peut jamais concevoir une puissance unitaire, un besoin, un but.

Hoffmann et Cullen sont moins éloignés dans la Thérapeutique et dans l'explication de l'action des médicaments. Sous ce dernier rapport, ils sont même en parfaite concordance. Ils attribueut tous deux l'action des remèdes à leur constitution physique, à leurs affinités, à leurs qualités sensibles. Les modifications que produisent les agents médicamenteux sont directes ou sympathiques, c'est-à-dire qu'elles proviennent ou de la modification matérielle provoquée par leur action immédiate sur l'organe, ou de l'influence que cet organe ainsi modifié exerce sur certains autres.

La matière médicale de Hoffmann était aussi riche que celle de son collègue Stahl était pauvre. Il a réhabilité le quinquina, injustement condamné et proscrit par les Animistes. Il en faisait un grand usage ; mais il était cependant beaucoup plus réservé dans

son administration que Cullen qui, rapportant toutes les fièvres à l'atonie, les traitait toutes par cette substance, à laquelle il attribuait, non seulement un pouvoir fortifiant, mais aussi une vertu antispasmodique puissante. Hoffmann ne s'est pas contenté de populariser certains remèdes proscrits par la Doctrine Animiste, il a encore fait connaître avec étendue et précision les vertus de plusieurs médicaments alors peu en usage, tels que : les eaux minérales, les bains chauds, les préparations de soufre, le vin, et il a fait voir le parti considérable qu'on pouvait tirer de ces substances. Le fer et ses dérivés produisaient entre ses mains des effets merveilleux. Il repoussait les purgatifs et surtout les Drastiques.

Cullen proscrivait les évacuants d'une manière encore plus absolue.

Il oublie son système en Thérapeutique comme en Pathologie, alors qu'il parle avec étendue et avec insistance de la vertu élective de certains remèdes pour certaines humeurs.

Le spasme étant le fondement de la Doctrine des deux médecins dont je m'occupe, on devait s'attendre à ce que les anti-spasmodiques joueraient un grand rôle dans leur Thérapeutique ; et cependant leur matière médicale est, à ce point de vue, d'une pauvreté qui s'accorde peu avec l'importance du principe hypothétique.

Le système des solidistes n'a pas beaucoup con-

tribué à l'avancement de la science. Il ne présente pas cet enchaînement d'idées qui est le caractère de la vérité. L'indication Thérapeutique y est hasardée, incertaine, ou plutôt elle n'a pas toujours la liaison nécessaire avec les dogmes fondamentaux de la Pathologie; aussi, est-il aujourd'hui presque complétement oublié. L'on ne songerait pas davantage aux deux médecins qui en ont été les plus ardents défenseurs, si, par une heureuse inconséquence, ou par un oubli de leurs principes plus heureux encore, ils ne s'étaient livrés à l'observation pure, abandonnés à l'expérience, et s'ils ne nous avaient transmis en même temps que leurs théories, des résultats cliniques dignes de la plus grande considération.

ARTICLE II.

Des Doctrines de Brown et de Rasori. — De leur influence sur la Pathologie et la Thérapeutique générales.

Les Doctrines de Brown et de Rasori peuvent être réunies dans le même chapitre, avec autant de raison que celles de Hoffmann et de Cullen, dont elles dérivent. L'une et l'autre sont filles de la théorie Hallérienne, et considèrent l'irritabilité inhérente à la fibre, comme la seule force qui préside aux phénomènes de la vie, aux fonctions régulières de la santé, comme aux actes anormaux

de la maladie. Ces deux états contraires : *Santé* et *Maladie*, aussi bien que la *Vie* elle-même dont ils dépendent, ne peuvent s'expliquer que par la faculté qu'ont les corps organisés d'être excités par les agents du monde extérieur.

Il est vrai que les deux réformateurs ne s'entendent pas complétement sur la nature de cette excitabilité ; il est vrai que Brown se contente d'en constater expérimentalement la présence, sans en chercher la nature, sans s'occuper de la question de savoir si elle est une substance, une propriété de la matière, ou une modalité de la fibre. Il l'exprime simplement comme un fait, et il lui donne le nom d'*Incitabilité*. Rasori, au contraire, dont l'imagination méridionale ne pouvait se contenter d'une telle affirmation, cherche à pénétrer la nature de ce pouvoir singulier, et s'appuyant sur les expériences de Darwin, il dit avec lui : que l'excitabilité est un être substantiel, existant indépendamment de la fibre, et il lui donne le nom de *Puissance de stimulus*.

Cette différence ne suffit pas pour changer au fonds les deux conceptions, et Barthez aurait dit que si elles se distinguent par les girouettes, elles sont identiques par la base de l'édifice. Rasori formule lui-même cette différence en disant : *Brown a ouvert la porte, mais il n'est pas entré.*

Ainsi donc, pour l'un comme pour l'autre, tous

les phénomènes vitaux peuvent être expliqués par l'admission d'une cause unique assez générale pour les embrasser tous dans son vaste domaine. La Vie, la Santé, la Maladie ne sont que les trois formes d'un même phénomène, la *Réaction :* réaction variable d'intensité sans doute, mais ne présentant d'autres différences, que des différences mathématiques. Pour Brown, la maladie existe toutes les fois que l'excitabilité cesse d'être régulièrement mise en jeu par les agents extérieurs, conformément aux besoins de l'économie. Lorsqu'elle est augmentée, elle donne naissance aux maladies par excès de force ou sthénique; lorsqu'elle est diminuée, elle entraîne les maladies par faiblesse ou asthénique. Toute la Pathologie est là; et si l'on ajoute que la stimulation ou l'asthénie sont tantôt générales, tantôt locales, que la faiblesse est tantôt directe, tantôt indirecte, c'est-à-dire que, dans certains cas, elle provient d'une diminution directe de l'excitabilité, tandis que dans d'autres elle est amenée par l'excès même de cette puissance, on aura une idée complète de cette doctrine.

Voici la théorie de Rasori. L'excitabilité considérée au point de vue de sa production, peut se trouver dans l'une des conditions suivantes :

1° Elle est régulière, égale, proportionnée aux besoins : c'est la santé;

2° Si l'équilibre est rompu, alors il y a maladie ou *Diathèse;*

3° La Diathèse peut être créée par excès d'excitabilité : c'est la diathèse de *Stimulus* qui forme les maladies hypersthéniques ;

4° Elle peut être occasionnée par un défaut d'excitabilité : c'est la diathèse de *contro-Stimulus* qui donne naissance aux maladies hyposthéniques. Les puissances productrices, les causes efficientes prennent, suivant les cas, les noms de *Stimulants* ou *contro-Stimulants*.

Evidemment, jusqu'ici rien ne distingue les deux théories, la plus complète identité les unit, elles sont sœurs. Mais voici venir l'application, et c'est dans ce point que gît une notable différence. Mais que peut être cette différence avec une telle conformité de principes? Tout le monde le devine, cette différence est toute mathématique. Ainsi, l'expérience avait appris à Brown que le nombre des maladies asthéniques était au nombre des maladies par excès d'excitabilité : : 97 : 3. L'expérience du réformateur Italien l'oblige à prendre le contre-pied de cette formule et à dire que les maladies par défaut de stimulus, sont aux maladies contraires : : 3 : 97. Ainsi, le système de Rasori n'est que le système Brown retourné, comme l'a très judicieusement dit

M. le professeur Caizergues (1). Croyez après cela à l'expérience des systématiques!

Brow proclame à très haute voix la nouveauté de sa théorie. Mais en vérité, quand on se souvient que son maître Cullen ne voit guère dans toute la Pathologie que des maladies par spasme et des maladies par faiblesse; quand on se rappelle que le nombre de celles-ci était chez lui, comme chez Brown, en disproportion extrême avec les précédentes, on reconnaît aisément que ces deux compatriotes dérivent l'un de l'autre, que la théorie du maître a été reproduite par le disciple.

Le Réformateur Ecossais attachait une grande importance à la distinction des maladies en générales et locales, et il établissait que les maladies des deux ordres se distinguent les unes des autres par la première période, qu'il nommait période d'*Opportunité*, croyant, par ce mot nouveau, établir un nouveau principe. Or, la période d'opportunité, qui n'est que ce que les anciens nommaient période d'Imminence, n'existerait que dans les maladies générales, d'où il suit que toutes les affections qui se développent subitement sous l'influence de causes bien déterminées, ne seraient pas des maladies générales. Ainsi, lorsque pendant le règne du choléra ou d'une Epidémie quelconque, un homme, bien portant, tombe

---

(1) Des systèmes en médecine.

subitement foudroyé et emporté dans quelques heures ; lorsqu'une fièvre de mauvais caractère, une pernicieuse intermittente ou un typhus sont causés, la première, par l'action instantanée d'un miasme marécageux ; le second, par celle d'un miasme d'une autre nature, ce ne sont pas des maladies générales? Evidemment, dans ces propositions, les idées sont en combat avec le sens littéral des mots..... Qu'importe d'ailleurs qu'une maladie soit locale ou générale, générale primitivement ou généralisée, c'est-à-dire provenant d'une affection locale! La question importante n'est pas là ; là n'est pas le point essentiel du Diagnostic, quoi qu'en dise Brown. S'il est vrai, en effet, qu'il n'y ait que des maladies par excès ou par défaut de stimulus, des maladies hypersthéniques et des maladies hyposthéniques, il est évidemment peu important de savoir si elles sont générales ou locales ; le Diagnostic n'a pas à s'en préoccuper ; il doit tout simplement déterminer la nature Sthénique ou Adynamique de l'affection, puisque sur cette nature repose la thérapeutique. Là était une difficulté réelle et une question qui, pour être résolue convenablement, exige le secours d'une étiologie et d'une pathogénie rigoureuses, d'une symptomatologie bien précise. Mais comme les difficultés repoussent, que les systématiques veulent à tout prix des partisans et des admirateurs, et qu'ils sont sûrs d'en rencontrer en favorisant la paresse, en

plaçant leurs systèmes au niveau de toutes les intelligences, Brown et Rasori aplanirent la question du diagnostic par l'adoption des formules que j'ai citées plus haut. Ainsi, suivant que l'on adopte la théorie Écossaise ou l'hypothèse Italienne, quatre-vingt-dix-sept fois sur cent on rencontrera des maladies Asthéniques, ou quatre-vingt-dix-sept fois sur cent des maladies par excès de Stimulus. Dès-lors, la Thérapeutique n'est plus hésitante, et, suivant que l'on est avec Brown ou avec Rasori, on peut, sans question préalable, ordonner les excitants ou les contre-stimulants : quatre-vingt-dix-sept fois sur cent on rencontrera juste.

Les différences radicales qui séparent la pathologie des deux réformateurs, entraînent des différences proportionnelles dans leur Thérapeutique. Rasori avait été dans sa jeunesse l'un des partisans les plus chauds de Brown ; et l'Italie, ce pays où la doctrine Ecossaise avait tant d'admirateurs, n'en possédait pas de plus ardent que lui. Plus tard, par conviction scientifique, on doit le croire, il avait repoussé et foulé aux pieds ce qu'il avait tant exalté. Dès-lors, la formule de Brown déjà indiquée, qu'il avait longtemps regardée comme une vérité, fut déclarée une erreur dangereuse, et les moyens thérapeutiques qui avaient été jusque-là considérés par lui comme excitants, perdirent cette vertu pour en revêtir une contraire et pour

prendre le titre de *contro-Stimulants.* Brown avait reconnu que tout ce qui agit sur l'économie, agit en excitant ; il ne faisait pas même exception pour les passions tristes, les gaz délétères qui anéantissent immédiatement la vie, non pas parce qu'ils sont privés d'oxygène, mais parce qu'ils possèdent une vertu toxique spéciale. Rasori renversa ce principe fondamental, en démontrant qu'il est des agents qui anéantissent immédiatement les forces vitales, et que parmi ces agents, il y en a plusieurs qui sont propres à combattre certaines maladies et à agir comme des remèdes, tels sont : l'acide hydrocyanique, l'eau de laurier-cerise, la digitale, la belladone, la jusquiame, les acides, le nitre, l'émétique, les purgatifs, les diurétiques, etc., etc. Il ne conserva guère le pouvoir stimulant qu'à l'opium, au vin, à l'alcool, à l'éther, à l'ammoniaque, au camphre, au musc, aux aromatiques. Les moyens de la première espèce étaient appelés contre-stimulants, et l'occasion de les employer comparativement aux autres était quatre-vingt-dix-sept fois plus fréquente. Ces remèdes agissaient directement sur les forces en excès, les déprimaient, par une action directe, en dehors des mouvements, perturbations ou évacuations qui accompagnent souvent leur action et qui la troublent au lieu de l'aider.

Il ne s'agissait plus que de choisir parmi les contre-stimulants ceux qui conviennent au cas

actuel. Or, ce choix se fait, d'après des règles empiriques, desquelles il découle que les remèdes ont des affinités spéciales avec des organes déterminés. Ainsi, l'expérience avait prouvé que le tartre stibié est le spécifique des inflammations pulmonaires et des inflammations du tissu fibreux; le nitre, celui du rein et du diabétès; la gomme-gutte, celui du gros intestin et de la dyssenterie; les sels neutres, celui de l'intestin grêle et de ses inflammations, etc., etc.

Tels sont les principes Thérapeutiques que Rasori substitua aux principes de l'Ecole Ecossaise. Ce n'est pas le moment de les juger en eux-mêmes, mais je dois dire qu'ils ont été le point de départ de travaux très importants entrepris dans le but, sinon de réformer complétement la matière médicale, au moins d'éclairer beaucoup l'action de la plupart des médicaments. Il est peu de médecins étrangers aux travaux de l'Ecole Italienne qui se doutent que l'aloës et la rhubarbe, qui passent pour des purgatifs drastiques, peuvent, suivant les doses, agir comme des hyposthénisans de l'intestin. Rien de plus certain pourtant; mais pour obtenir ces effets sédatifs, il importe de les donner à doses fractionnées, sans quoi la purgation et le trouble qu'elle occasionne masquent les effets délicats dont je parle. L'Ipécacuanha, qui réussit si bien *fracta dosi*, dans la dyssenterie, entre les mains du professeur Caizergues,

devient un remède dangereux dans cette même maladie, alors qu'on l'administre à des doses plus élevées. Le calomel purge à haute dose; à faible dose, il altère, il produit nn effet débilitant. La magnésie est un digestif très-précieux, un sédatif des plus utiles dans les sub-irritations gastriques, mais seulement à la condition qu'on ne dépassera pas la dose de quelques grains. Ainsi, l'action des remèdes varie suivant les doses, et cette variation ne s'exerce pas seulement dans le sens de l'intensité, mais dans celui de la nature de l'action. C'est aux travaux de l'Ecole Italienne que nous sommes redevables de le savoir plus complétement.

Une vérité thérapeutique de la plus haute importance résulte de la distinction des effets physiques des remèdes d'avec leur effet dynamique. Cette séparation et la lumière qui en résulte ne sont pas nouvelles, mais la constater était une nécessité, dans le temps où l'on proclamait que tous les remèdes agissent mécaniquement, alors que l'on dissertait gravement sur le pouvoir qu'ont l'antimoine et le mercure de *briser le sang*, *de rompre par leur pesanteur l'épaisseur de la lymphe* (1), etc., etc., et que l'on oubliait en faveur de la théorie les faits de la pratique la plus vulgaire, à savoir : qu'il faut une quantité

---

(1) Boerhaave, *De Viribus Medica*, pag. 87.

infiniment petite de mercure pour produire la salivation, et qu'une dose d'antimoine inappréciable aux plus fines balances, peut agir sur un grand nombre de personnes. L'Ecole Itatienne a rappelé et démontré de nouveau, qu'une fois introduits dans le corps par l'assimilation organique, les remèdes perdent leurs propriétés physiques et chimiques, pour ne conserver que leur pouvoir dynamique. Ainsi, l'acide hydrocyanique appliqué sur la peau l'excite, l'irrite, l'enflamme; mais du moment qu'il a agi sur la vie elle-même, il y produit un effet de sédation, qui peut aller jusqu'à l'éteindre. L'effet directement curateur des remèdes est donc dans le pouvoir qu'ils ont de modifier la vie, pouvoir dont la matière qui les constitue n'est que la grossière enveloppe, et dont il serait souvent si utile de pouvoir les débarrasser. En ce point, les Italiens et les Homœopathes se touchent, que dis-je, ils se confondent, et je suis étonné que personne encore n'en ait fait la remarque. Certainement ces principes ne sont pas nouveaux, je le répète, puisque déjà en 1666, Sébastien Bartholi avait dit (1) : *Pharmaca non agere in excrementa, in ve humores, sed in vitam et per vitam eorum.* Ludwig avait répété la même pensée en d'autres termes

(1) *Examen artis medicœ dogmatum*, etc., Venet. 1666, t. IV., pag 57.

beaucoup plus tard; voici ses expressions : *Omne medicamentum quod corpus ægri ad sanitatem perducit, suo quoque modo lædit, per vires contentas* (1). Quoiqu'il en soit, on doit de la reconnaissance aux Italiens et même aux Homœopathes pour avoir démontré de nouveau et fortifié cette vérité.

La doctrine de Brown et celle de Rasori ont examiné la question de l'état des forces au point de vue de leur variation mathématique, et elles ont jeté sur ce point, qui a toujours été considéré comme très important en Thérapeutique, des lumières qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître sans injustice. Mais cette dichotomie comprend-elle toutes les variations relatives à l'état des forces dans les maladies, et la Thérapeutique, pour régler son action, n'a-t-elle jamais à hésiter qu'entre leur excès ou leur diminution? C'est ce qu'affirment les réformateurs et ce qu'il est impossible d'admettre avec eux. Quoi! les forces vivantes n'éprouveraient que des variations mathématiques dans le Tétanos, l'Hystérie, le Tic douloureux, l'Épilepsie, etc. etc.? Évidemment, les faits nous obligent à reconnaître que dans une foule de déterminations vicieuses, il existe des modes d'action anormaux, des perversions réelles qui sont incompatibles avec les variations de quantité. Qui plus est, dans certaines circonstances, les

(1) *Institutiones medicinæ clinicæ, Prefatio*, pag. 15.

forces ne sont qu'opprimées, et cette oppression peut simuler la faiblesse la plus réelle. Or, dans le système de Brown, pas plus que dans celui de Rasori, rien ne rappelle cette oppression, qui pourtant est de la plus haute importance en Thérapeutique. Tout en reconnaissant qu'il y a beaucoup de profit à étudier les variations des forces au point de vue de leur quantité, et sans prétendre qu'il soit nécessaire d'admettre des variations aussi nombreuses que celles qui ont été signalées par un estimable praticien, M. Murat (1), je suis cependant obligé de convenir que le point de vue de Brown et de Rasori laisse derrière lui bien des questions à résoudre, et que l'on ne peut déterminer la véritable situation des forces, qu'en connaissant à fond la théorie des forces agissantes et des forces radicales de Barthez (2).

Les deux systèmes que je viens d'examiner ont à mes yeux un mérite que je ne puis m'empêcher

---

(1) M. le Docteur Murat, dans la préface du traité de Saunders sur la Digitale pourprée, dit, que lorsqu'on examine les variations des forces au point de vue clinique, on est obligé d'y reconnaître les modifications suivantes :

1° *Oppressio virium*	10° *Aberratio virium*
2° *Fractura*	11° *Defectio*
3° *Contusio*	12° *Attritio*
4° *Ataxia*	13° *Resolutio*
5° *Sideratio*	14° *Concentratio* { *Interna* / *Externa*
6° *Suspensio*	15° *Perturbatio*
7° *Torpor*	16° *Jactatio*
8° *Diminutio*	17° *Compressio.*
9° *Prostratio*	

(2) Voir Science de l'homme, tom. II, page 163.

de signaler. L'un et l'autre ont compris, développé et fortifié le dogme Hippocratique de l'*Unité vitale.* Aux yeux de Rasori, l'*Excitabilité*, c'est l'*Unité*, c'est-à-dire la synergie qui préside à tous les actes de l'économie vivante (1), et Brown en parlant des maladies par *stimulus* , dit que leur caractère est : *Tumultus toto corpore diffusus*. Le célèbre Tommasini était si convaincu de cette vérité, qu'il a dit quelque part (2) : *Il consensu, conspiratio una d'Ippocrate sono a mio aviso, sinonimi d'ell' indivisa incitabilita di Brown*.

En résumé : considérer les corps vivants comme doués d'excitabilité; reconnaître que la vie, la santé et la maladie ne diffèrent que par le degré; n'admettre entre les affections pathologiques d'autres différences que des différences de quantité, et borner les indications thérapeutiques à augmenter ou diminuer l'incitabilité, les remèdes à des stimulants ou à des contre-stimulants ; avoir donné l'impulsion à des études importantes sur la manière d'agir des médicaments; avoir étudié convenablement les deux états opposés des forces, excès ou défaut; avoir conservé le dogme fondamental de l'unité vitale : telles sont les formules auxquelles on peut ramener les deux systèmes Écossais et Italien qui m'ont

---

(1) Combes, De la médecine en France et en Italie, p. 224.
(2) Combes, *ibidem*.

occupé. Après un examen aussi attentif qu'impartial, je crois pouvoir dire qu'ils n'ont pas justifié, par leurs résultats pratiques, le bruit que leur avénement a fait dans le monde.

ARTICLE III.

Des Doctrines Organiciennes modernes et de leur influence sur la Pathologie et la Thérapeutique générales.

La Doctrine organicienne moderne, celle dont l'Ecole de Paris est la plus complète, comme la plus illustre représentation, provient directement des théories que j'ai passées en revue dans ce chapitre. Depuis Pacchioni et Baglivi, qui, dans les temps modernes, trouvèrent dans le solide vivant une force motrice inhérente à la fibre, et qui voulurent faire découler de ce fait toute la Physiologie et la Pathologie, l'hypothèse solidiste s'est présentée sous des apparences très diverses, mais à peu près identiques, quant aux principes et à la philosophie. L'Ecole de Bichat, celle de Broussais et des Anatomistes modernes ne sont que l'une des faces nombreuses sous lesquelles cette idée s'est produite dans la science. Mais peu à peu, les hommes succédant aux hommes, le principe a marché graduellement vers ses conclusions les plus absolues, et il est aujourd'hui parvenu à ses dernières conséquences. Brown

et Rasori conservaient au moins un reste des vérités hippocratiques. Nous avons vu que le dogme de l'*unité vitale* ressort vivement au milieu de leurs propositions hasardées ou fausses. Aujourd'hui, plus rien de cela, et nous sommes forcés de reconnaître qu'en parvenant à ses extrêmes limites, le Dogme est parvenu à une extrême erreur.

La vie de l'homme dépend de ses organes ; la maladie est une Réaction : voilà les deux termes sur lesquels repose aujourd'hui la science organicienne.

Bichat proclame que la vie n'appartient pas aux molécules, comme on l'avait si souvent répété ; mais qu'elle résulte de leur arrangement, et qu'elle est produite par l'organisation, par les tissus. Voilà le côté nouveau de cette opinion. Il résulte de là que l'étude de l'arrangement des divers molécules organiques, c'est-à-dire l'étude des tissus qui entrent dans la composition anatomique du corps humain, doit avoir sur la Physiologie comme sur la Pathologie une puissante influence. Les tissus sont doués de propriétés particulières, indépendamment de celles qu'ils possèdent comme tous les corps de la nature. Ces propriétés sont la contractilité et la sensibilité. Chaque tissu réunit à des degrés divers l'une et l'autre de ces propriétés, et la quantité qu'ils en possèdent établit la mesure de l'énergie de leur vie. La plupart des organes n'étant que des

composés de tissus simples, l'idée des forces vitales de ces organes, ou de leur vie propre, ne peut s'appliquer qu'à l'existence de ces tissus simples (1). D'où il suit que pour connaître les propriétés d'un organe, il est nécessaire de le décomposer en ses tissus élémentaires. Voilà les dogmes fondamentaux de la Physiologie et de la Pathologie de l'Ecole organicienne. Ainsi, les tissus et leurs propriétés, pour Bichat, c'est l'homme tout entier. En dessous de la matière organisée, comme au-delà de la contractilité et de la sensibilité, il n'y a rien, il ne peut rien y avoir : ce sont les deux limites extrêmes qu'il n'est pas possible de dépasser. Plus ou moins de sensibilité, plus ou moins de contractilité, des altérations en rapport avec la nature des tissus, voilà toute la science de la vie, comme toute la science pathologique. *Quantité*, *somme*, *degré*, variations mathématiques, on ne peut pas sortir de là.

De ces principes, il découle : 1° qu'il n'existe pas d'*Unité Vitale* dans le sens hippocratique du mot ; que la vie de l'ensemble se réduit à la connaissance de la vie des parties ; que chaque tissu ayant physiologiquement une manière d'être qui lui est propre, la connaissance de ces divers états doit donner la seule idée du Consensus que l'on puisse obtenir. Bichat a beau dire que la *Sympathie*, cette puissance

---

(1) Bichat, Anat. génér., pag. 79.

qu'ont les parties de se correspondre et de se communiquer leurs affections, est ce qui distingue les corps organisés des corps de la nature morte, il ne peut parvenir à comprendre l'Unité. La sympathie pour lui, est un fait aussi anatomique que les autres, et les parties ne peuvent se correspondre et se communiquer leur manière d'être, que parce que leur composition élémentaire est la même. « On ne peut, dit-il, se faire une idée des sympathies de l'estomac, de la vessie, des intestins, des poumons, si on les rapporte à l'*organe en totalité*, abstraction faite des tissus élémentaires qui le composent. » On le voit, les influences d'amphithéâtre sont incessantes.

2° Une seconde conséquence de tels principes, c'est que la Pathologie dérive nécessairement de la Physiologie, et que puisque l'Anatomie normale est le seul moyen d'arriver sûrement à la connaissance de l'homme en santé, l'Anatomie morbide est le fondement de la science pathologique.

3° Que toutes les maladies sont locales, au moins primitivement.

4° Que les solides sont toujours primitivement altérés.

5° Que les symptômes, ou phénomènes manifestateurs des affections morbides, doivent donner la connaissance complète de la maladie, c'est-à-dire,

de la lésion matérielle qui les tient sous sa dépendance, et de laquelle ils découlent directement.

6° Que toute Thérapeutique consiste à dissiper cette lésion matérielle, et que la maladie s'évanouit après cela, de même qu'une ombre disparaît quand le corps qui la produit n'existe plus.

7° Enfin, qu'ainsi la médecine peut être considérée comme une science exacte, et mériter ce titre aussi bien que la physique et la chimie.

Toutes ces propositions et leurs conséquences, si arbitrairement établies, rencontraient à chaque instant des faits contradictoires. Leur auteur est forcé de les accepter ou plutôt de les subir bon gré mal gré. De là des réserves singulières, qui deviennent quelquefois des principes fondamentaux, et qui attaquent, bouleversent et quelquefois détruisent de fond en comble les dogmes antérieurs.

C'est ainsi que Bichat, après avoir formulé comme une vérité incontestable, que la connaissance du tissu élémentaire sain ou malade est l'unique base de la science de la vie et de la science pathologique, ajoute : « L'Anatomie des systèmes éclaire faiblement les maladies qui frappent *simultanément* toutes nos parties, comme sont la plupart des fièvres. Que devient dès-lors le fameux Axiôme : « Qu'est l'observation, si l'on ignore le siége du mal ! » Ce principe célèbre, qui a la prétention de résumer

toute la Doctrine, a reçu encore une atteinte bien grave par ces paroles : « Qui ne sait que la cause des exhalations, des sécrétions, des vomissements, des dévoiements, des rétentions d'urine, des convulsions, etc., est souvent loin du cerveau, des exhalants, des absorbants, des glandes, de l'estomac, des intestins, de la vessie, des muscles volontaires, etc. (1). » Où est-elle donc cette cause ?... Est-ce que par hasard il y aurait dans l'homme autre chose que des arrangements moléculaires, autre chose que des propriétés inhérentes à ces arrangements ?

Autre réserve : Après avoir dit que les maladies n'intéressent jamais que les propriétés vitales, et que ces propriétés n'appartenant qu'aux solides, les maladies sont toutes nécessairement dans ces parties (2), Bichat ajoute : « En santé, comme en maladie, les altérations des fluides sont préexistantes à celles des solides qui s'altèrent bientôt après consécutivement, parce qu'ils ont une vie commune. » Mais laquelle de ces deux propositions est la vraie ? Si c'est la première, les liquides ne sont pas vivants comme les solides, et ne peuvent avoir comme eux des propriétés vitales ni des maladies ; si c'est la seconde, la vie, les propriétés vitales, les maladies ne tiennent pas exclusivement aux tissus ; et si les

(1) Ant. génér., pag. 59-60.
(2) *Ibidem*, p. 41-69.

fluides les possèdent comme les solides, sont-ce ces derniers qui les communiquent aux humeurs ou *vice versâ ;* enfin, faudrait-il croire que ni les solides ni les fluides ne les possèdent primitivement?

Ces propositions contradictoires ont jeté les anatomo-pathologistes modernes dans la plus profonde incertitude, et je n'en suis pas surpris. Las de chercher en vain dans les tissus la cause directe de certaines maladies, ils ont porté leur attention sur les humeurs du corps vivant. Ils les ont examinées, analysées de toute façon, et ils sont parvenus à y découvrir des altérations qui, lorsqu'elles existent seules, ont été considérées par eux comme le point de départ de la maladie. Mais alors qu'elles coïncident avec des altérations dans les tissus simples ou dans les organes, la hiérarchie est aussi difficile qu'importante à établir aux yeux des Anatomistes, et M. Andral disserte longuement avec une gravité affligeante, sur la question de savoir si, dans l'inflammation, l'excès de fibrine que le sang renferme s'y trouve antérieurement à tout travail phlegmasique local, ou bien si cette altération humorale est contemporaine ou consécutive.

Broussais n'a pas admis toutes les propositions de Bichat dans leur absolutisme, mais la philosophie de ces deux Réformateurs est la même et par conséquent ils ne peuvent guère différer que par les détails. Dans ces détails, Broussais se rapproche

beaucoup de Brown. Ainsi, la vie et la maladie ne sont que des réactions, c'est-à-dire des réponses aux stimulations produites par les agents extérieurs. La vie et la santé, loin d'être des faits primitifs, ne sont qu'un résultat, non pas de l'arrangement des molécules comme précédemment, mais de l'action du monde extérieur sur elles. La maladie ne diffère de la santé que par le degré d'irritabilité mis en jeu par les excitants externes. N'est-ce pas la reproduction exacte du système de Brown?

Il ne reconnaît d'autre Etiologie que l'Etiologie chirurgicale, c'est-à-dire celle qui établit une exacte proportion, un rapport nécessaire entre les agents nuisibles et les effets qu'ils produisent. Il laisse ainsi dans l'oubli les causes internes prédisposantes originelles ou acquises, de même que les causes générales qui agissent sur l'ensemble de l'organisme; il méconnaît la spontanéité du système vivant et il est amené à nier l'existence des causes spécifiques.

L'Etiologie et le Diagnostic sont trop intimément unis pour que les vices de l'une de ces parties de la science n'influent pas gravement sur l'autre. Aussi, tout se réduit, dans la doctrine de Broussais, à savoir quel est le siége de la maladie et le degré de l'irritation? Evidemment tout doit se borner à cela dans un système qui ne tient compte ni de l'état de l'individu, ni des modifications que les causes héré-

ditaires, le sexe, l'âge peuvent avoir lentement introduites en lui.

Dès-lors, oubliant que la maladie qui s'est emparée du présent peut être le produit longtemps inaperçu du passé, le diagnostic ne se fonde que sur la contemplation des symptômes actuels. Leur étude indique à celui qui sait les lire, c'est-à-dire les mettre en rapport avec la lésion dont ils proviennent, la nature, l'intensité, le siége de cette lésion. L'appréciation des phénomènes morbides se réduit ainsi à une mécanique, c'est-à-dire à un rapport aussi constant et aussi nécessaire que celui qui existe entre le mouvement d'un pendule et la marche d'une aiguille sur un cadran. Dès-lors, enfin, le pronostic si difficile pour les médecins de l'Ecole d'Hippocrate, le pronostic qui a exercé la sagacité des plus grands génies, ce phare lumineux qui marche au-devant de l'indication pour l'éclairer, qui se fonde autant sur la connaissance de l'état passé que sur celle de l'état présent, le pronostic est réduit, comme le diagnostic, à l'appréciation de l'intensité de la lésion et de l'importance de l'organe compromis.

La Thérapeutique qui est toujours une conséquence forcée des notions antérieures de la Pathologie, est parfaitement concordante avec ces prémisses. Ainsi, la maladie n'étant jamais que l'irritation, variable seulement par son siége et son degré, l'indication ne peut être douteuse ni

la médication incertaine. « Une phlegmasie aiguë et vive doit être traitée au moyen des antiphlogistiques, quelle que soit sa cause, son siége, la force ou la faiblesse du sujet, son âge, ses habitudes, etc. (1), » tout est là. La spécificité Thérapeutique étant aussi repoussée que la spécificité Etiologique et Pathologique, il est clair qu'il ne faudra, dans aucun cas, recourir aux remèdes dont l'expérience a démontré l'efficacité, alors même que cette expérience proclamât leurs avantages par des millions de succès.

La Révulsion est un des points fondamentaux de la Thérapeutique de l'Ecole Physiologique, et avec la méthode Antiphlogistique, c'est le seul dogme qui ait fixé l'attention de Broussais. Attaquer l'irritation par les moyens qui constituent la méthode affaiblissante, en proportionnant leur intensité au degré de l'irritation, voilà le point capital; mais lorsqu'ils sont impuissants, on peut encore modifier l'inflammation par une action directe. Cette seconde manière d'agir porte le nom de *Révulsion*, aussi bien que celle qui a pour but d'appeler loin de son siége primitif un travail morbide. On voit que la signification de ce mot a été gravement détournée de sa primitive acception, et que dans la pensée du réformateur, il ne s'agit ici ni de la

---

(1) Bégin, Traité de Thérapeutique, t. 1er, pag. 29.

théorie des fluxions, si savamment exposée par Barthez, et si utile en clinique, ni toujours d'un changement de siége; il n'est question que d'une modification sur place, de l'inflammation. La Révulsion n'est donc, aux yeux de Broussais, qu'une des branches de la médication stimulante directe, qui depuis a reçu le nom de médication substitutive.

Tels sont les principes fondamentaux de la Doctrine Physiologique, abstraction faite de toutes les contradictions dont elle est pleine. Je me suis contenté de les présenter très succinctement, parce que tous les détails en sont parfaitement connus, et que leur importance et leur utilité peuvent être suffisamment appréciées par ce que j'en ai dit.

Depuis Bichat et Broussais, l'Ecole de Paris n'est pas demeurée stationnaire. Elle a d'abord renversé quelques-uns des dogmes de la Doctrine Pathologique, qu'elle a considérés comme inacceptables. Ainsi, elle a reconnu la spécificité de certaines maladies; les fièvres proscrites par Broussais ont reparu; leur essentialité est toujours mise en doute par quelques-uns, le plus grand nombre, au contraire, la regardent comme prouvée. Les premiers eux-mêmes ne se sont pas tenus dans l'ornière de la gastro-entérite, et ils ont, pour la plupart, cherché dans les altérations du sang, la cause efficiente de ces maladies. On le voit donc, la

méthode n'a pas changé. Si quelques moyens d'investigation ont été perfectionnés et mis en œuvre avec plus d'intelligence, si le microscope et les réactifs chimiques ont facilité l'analyse de la constitution intime des fluides, si la Physiologie expérimentale a donné quelques secours à l'art du Diagnostic, si la Thérapeutique s'est enrichie de quelques procédés nouveaux, ce ne sont là que des faits de détails, qui n'ont rien changé à la Philosophie de l'Ecole de Paris. Elle proclame toujours que, dans le même organe, il y a corrélation de structure, de fonctions, de symptômes; elle croit que l'objet fondamental de la Pathologie, est d'assigner le point de départ de ces derniers, de déterminer le siége précis de l'altération Anatomique correspondante, ou la modification que les humeurs ont subies, de mettre ainsi en contact perpétuel l'Anatomie et la Pathologie. Elle n'avance plus que la maladie est toujours primitivement locale, mais elle dit que l'altération qui la cause est quelquefois dans les humeurs, ce qui n'est qu'une expression différente du même fait. Elle ne pense plus que l'irritation en excès ou en défaut, soit le principe de toutes les maladies et constitue toujours leur nature; mais elle est convaincue que de tous les états morbides, c'est le plus commun, celui qui doit attirer l'attention en première ligne; que pour changer de siége, de marche, de durée, elle

ne change pas de nature ; que le devoir du clinicien est, dans tous les cas possibles, de l'étouffer dès sa naissance.

Les grands dogmes de la médecine antique relatifs à l'autocratie de la nature, à l'art de diriger la marche des affections morbides vers leur solution naturelle, de favoriser les mouvements critiques qui se préparent, de les compléter quand ils sont imparfaits ; ceux qui se rapportent à la connaissance des dangers qu'occasionne souvent la suppression précipitée des maladies, demeurent toujours dans l'oubli. Mais si ces défauts pouvaient être rachetés, ils le seraient par les pénibles et consciencieux travaux que l'Ecole Anatomique a accomplis dans ces derniers temps. Elle a signalé entre les maladies de nombreux rapports complétement inaperçus avant elle. Tout ce qui touche aux sciences physiques, elle l'a perfectionné, augmenté et enseigné avec un rare talent ; elle a examiné avec une sagacité peu commune, le côté matériel de l'homme et du fait morbide, et a réalisé un véritable progrès. Personne plus que moi ne se plaît à reconnaître ces avantages ; mais je déclare avec la même franchise que le côté dynamique, métaphysique et vraiment important de la question a été négligé, méconnu, méprisé par elle, et ce n'est là ni une qualité, ni un progrès.

CHAPITRE V.

Des Doctrines Intermédiaires et de leur Influence sur la Pathologie et la Thérapeutique générales.

En médecine, la pratique pour n'être pas réduite au plus aveugle comme au plus méprisable empirisme, doit être fondée sur des principes. Ces principes, leur enchaînement et leur déduction légitime constituent toute la science. Celle-ci doit être faite de telle façon, que l'application découle naturellement des dogmes théoriques, et qu'il y ait un rapport constant entre les prémisses et les conséquences, entre l'impulsion et le but. Les doctrines dont j'ai présenté l'histoire offrent toutes plus ou moins cette concordance: suivant que la théorie était bonne ou mauvaise, la pratique était également utile ou dangereuse. Il est d'autres Écoles qui paraissent n'avoir pas attaché d'importance à cette relation, et qui après avoir raisonné d'une façon, pratiquent d'une autre. Ces Doctrines hybrides, je les nomme Doctrines intermédiaires, en supposant que le nom de Doctrine puisse leur être appliqué. Elles me paraissent repré-

sentées par trois hommes éminents, qui sont : Baglivi, Sydenham et Boerhaave. Tous trois Hippocratiques au point de vue clinique ; tous trois profondément convaincus de la vérité du principe qui reconnaît l'autocratie de la nature ; tous trois persuadés qu'au lit du malade les rêves de la fantaisie doivent faire place à l'observation directe et à l'interprétation des faits, conformément aux principes de l'École de Cos, avaient pourtant adopté tous trois des théories hypothétiques pour l'explication des phénomènes de la vie, de la santé et de la maladie. Ainsi, conformément à l'hypothèse de Pacchioni, Baglivi faisait dépendre tous les mouvements organiques, soit physiologiques, soit morbides, de la contraction de la dure-mère. *Pulsat itaque dura-mater*, dit Baglivi, *alternis Systoles et Diastoles ictibus, et quoniam cor in tantum movetur, in quantum à cerebro transmissum influxum excepit; problema possumus hic novum sed audax proponere, num silicet Systoles et Diastoles motus, quem habet cor, à Systole duræ matris pendeat; an vero aliam ab causam in ipso corde existentem peragatur* (1). Ce n'était pas seulement le mouvement du cœur, mais tous les phénomèmes de la santé et de la maladie que Baglivi avait la prétention d'expliquer de cette manière. Mais il changeait de langage quand il en venait à la pratique. Alors son

---

(1) Baglivi, *De fibra motrice*, lib. I, cap. 5.

plus grand soin était d'oublier les principes de la théorie, pour se réfugier à l'abri des dogmes d'Hippocrate. Voici ses propres paroles : *In praxi, medicus non erit distrahendus vanis quibusdam Doctrinis et artibus alienis. Curari nequeunt morbi, nisi suam omnem defigat mentem in expendendis minimis circumstantis, retinendisque Textubus Hippocratis* (1).

Pour ce qui regarde Sydenham, s'il a mérité, même de son vivant, le nom d'*Hippocrate Anglais*, ce n'est pas sans doute pour avoir dit que la cause des Épidémies se trouve dans certaines émanations telluriques, ni pour avoir affirmé que la lancette peût faire la crise de la pleurésie et du rhumatisme. Ces assertions sont en opposition directe avec les principes d'Hippocrate. L'expérience a fait pénétrer des convictions opposées à ces dogmes dans l'esprit du consciencieux praticien; mais le progrès s'est accompli peu à peu, lentement, et dans les dernières années de sa vie, convaincu que la nature seule peut opérer la crise du rhumatisme, il ne saignait plus dans cette maladie.

Voici encore une bien remarquable opposition entre la théorie et la pratique de ce grand médecin. Il croyait que la plupart des maladies dépendent d'une suppression de la transpiration, et cependant il a été un des plus grands ennemis de tous les

(1) Baglivi, *De fibra motrice, Prefatio*, pag. 252.

remèdes qui tendaient à rétablir cette fonction troublée. Est-ce contradiction, est-ce persuasion, que le traitement des maladies ne découle pas de leurs causes évidentes; je ne sais, mais il n'y a rien d'Hippocratique dans tout cela.

Boerhaave avait adopté pleinement la philosophie de Descartes, aussi l'hypothèse mécanicienne fut celle qui s'empara la première de son esprit. Il adopta les idées de Bellini et de Pitcairn avec empressement, et quoiqu'en dise Haller, c'est sur elles qu'il faisait reposer toutes ses théories. Il y joignit plus tard les hypothèses humoristes de son maître Sylvius, et il avait fait de tout cela cet étrange mélange, qui repoussa Cullen et l'éloigna de l'école de Leyde. Il faut convenir cependant que l'illustre Boerhaave savait oublier ses théories, même les plus favoristes au lit des malades, et que là il n'y avait plus ni erreur de lieu, ni lésions des solides, ni obstructions, ni âcretés, ni coagulation des fluides, ni explication mécanique de l'action des remèdes : on voyait en présence, une maladie, un grand médecin qui savait l'observer, l'analyser, la comprendre et la guérir en se souvenant d'Hippocrate et de Sydenham. La théorie des fièvres, qui est toute fondée sur les hypothèses, objets de sa prédilection, est extrêmement vicieuse; mais quel tableau que celui des symptômes fébriles, et quelle excellente idée pratique que celle de faire voir que la fièvre est

généralement peu à craindre par elle-même, pour qui sait en régler les symptômes. Est-il rien de plus conforme à la vraie médecine, que la partie essentielle de leur traitement!

Ces trois hommes ne sont pas les seuls chez lesquels on remarque des inconséquences doctrinales comme celles que je viens de signaler. On pourrait associer à leurs noms ceux de Mead, de Georges Cheyne, et ceux plus rapprochés de nous, de Corvisart, de Bayle, de Laennec, etc. etc.; mais je suis obligé de supprimer tout ce que je pourrais ajouter à ce que je viens de dire et qui me paraît suffisant pour démontrer la vanité et l'impuissance des systèmes hypothétiques.

CONCLUSIONS.

—

I.

Les Principes médicaux ne sont vrais qu'autant qu'ils sont inductivement déduits de l'observation des phénomènes vitaux et de l'ensemble de leurs lois.

II.

Une Doctrine n'est autre chose que la formule d'un ou plusieurs principes, avec toutes les rigoureuses conséquences qui en découlent.

III.

Un système est l'enchaînement plus ou moins régulier d'un nombre de faits déterminés. Il ne présente jamais la synthèse complète de la science.

IV.

La seule doctrine médicale réellement vraie, et réellement utile, est celle qui embrasse l'homme tout entier, et qui ne laisse en dehors d'elle aucun fait relatif à la nature humaine.

V.

Les Doctrines hypothétiques sont celles qui reposent sur la supposition d'une cause ou naturelle ou fictive, arbitrairement appliquée à l'histoire et à l'explication des faits qui se passent dans l'homme.

VI.

La Pratique est le véritable *criterium* de la légitimité d'une doctrine.

VII.

Il n'existe et il ne peut exister qu'une seule Doctrine vraie, c'est la doctrine d'Hippocrate, fortifiée, développée et agrandie. Aujourd'hui, elle porte le nom de Vitalisme Hippocratique de Montpellier.

VIII.

Cette Doctrine ne redoute pas l'épreuve de la pratique, au contraire , elle l'appelle et lui soumet tous ses dogmes. Ceux qui la professent ont appris d'Hippocrate et de Platon, à ne compter sur la science qu'autant qu'elle est justifiée par l'art.

FIN.